

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

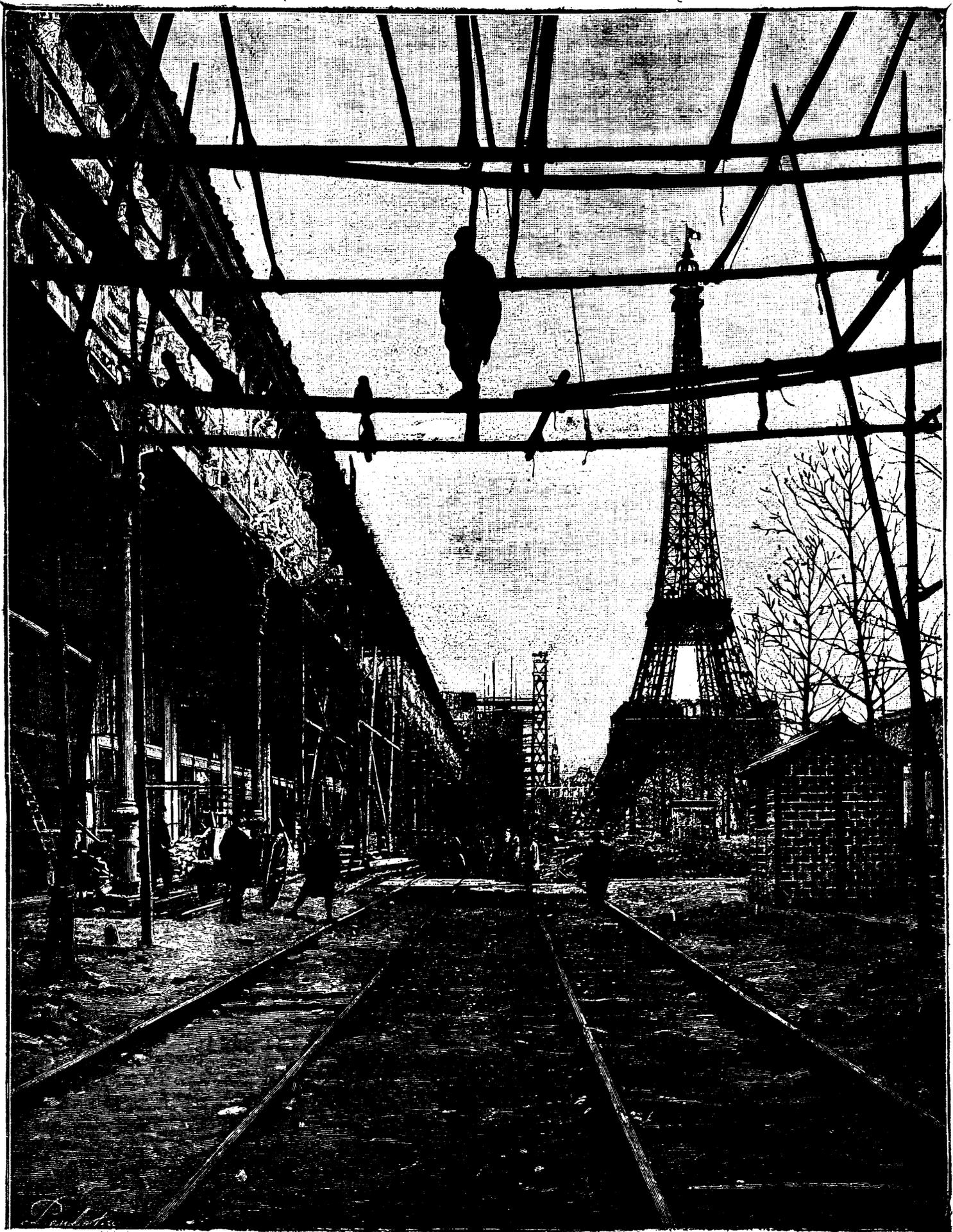
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 263. — SAMEDI, 18 MAI 1889

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA VOIE FERRÉE ET LES GALERIES EXTÉRIEURES DES INDUSTRIES DIVERSES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 MAI 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A propos du cahier de chansons, par E. Z. Massicotte.—Poésie : Berceuse, par René Lemay.—En fumant, par Raoul Renault.—Le drapeau, par Georges Guillaumot.—Promenade à travers l'Exposition universelle, par P. Colonnier.—Melle Eugénie Tessier, par G. A. Dumont.—Bibliographie, par J. H. C.—Le centenaire de Washington.—La Mode.—Feuilleton : Sans-Mère, (suite).

GRAVURES : L'Exposition Universelle de Paris : La voie ferrée et les galeries extérieures des industries diverses.—Le centenaire de l'inauguration de Georges Washington comme premier président des Etats-Unis : Washington débarquant au pied de Walle Street le 23 avril 1789.—Gravure du feuilleton.

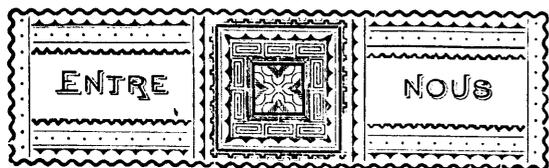
## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## LE GROS LOT

M. J. A. Bernier, de la banque de St-Hyacinthe, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00 au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRÉ.



\*\* Dernièrement, il y a de cela huit jours à peine, le télégraphe nous apportait la dépêche suivante expédiée de l'Ouest du Canada :

Au Portage Laprairie un nommé Richard Spice, qui avait une montre appartenant à une jeune fille et s'était enfui, a été arrêté. Il a réglé l'affaire en promettant d'épouser la jeune fille.

Cette manière de régler l'affaire a lieu de nous rendre rêveur et nous donne une singulière idée de la Justice de notre pays et de l'éducation des jeunes anglaises du Nord-Ouest.

Voici un individu qui s'est conduit de la manière la plus indécate du monde, il a volé une jeune personne, une amie évidemment, laquelle jeune personne le reconnaît comme un voleur, un chénapan, elle dépose même une plainte contre lui, il est arrêté, il sera condamné, par conséquent deshonoré—et voici que la plaignante, que je me représente comme une douce et belle enfant de dix-huit ans à peine, consent à retirer sa plainte à condition qu'il la prenne pour femme.

En d'autres termes elle ne trouve rien de plus beau, de plus grand, de plus noble, que de devenir la compagne d'un voleur.

Le sens moral me semble singulièrement avarié dans les prairies du Nord-Ouest, et je me demande si ce Richard s'en est tenu à la montre, et s'il n'a pas pris autre chose à la jeune fille... sa raison ou son cœur.

Ce n'était pas la montre qu'elle voulait recouvrer, mais bien le voleur qu'elle voulait avoir. Et le voleur, ayant à choisir entre la prison et le mariage, a préféré les chaînes les plus douces. C'est un singulier dénouement tout de même.

\*\* Hier, cependant, en feuilletant le volume II des Jugements et délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France, j'ai trouvé beaucoup plus fort que cela.

Je vois, en effet, que le dernier jour d'octobre 1679, Jean Rattier dit du Buisson accusé du meurtre commis en la personne de Jeanne Couc, fille de Pierre Couc, habitant demeurant au lieu dit St-François, fut condamné à être pris et enlevé du lieu où il était détenu, par l'exécuteur de la justice, mené et conduit à St-François, au lieu que le seigneur désignera pour place publique, et là être attaché à une potence, y être pendu et étranglé, et y demeurer exposé pendant vingt-quatre heures.

Appel ayant été interjeté de ce jugement, la sentence fut mise à néant, et le Conseil ajoute :

Et en emendant déclare le dit Rattier dûment atteint et convaincu d'avoir tué Jeanne Couc, fille du dit Couc, pour réparation de quoi, et attendu les grandes difficultés de faire conduire le dit Rattier au lieu de Saint-François, condamné d'être pris et enlevé des prisons, et conduit par l'exécuteur de la haute justice à la place du marché de la basse ville, pour y être pendu et étranglé à une potence qui pour cet effet y sera dressée... etc. Et, sous le bon plaisir du Roi, attendu qu'il n'y a point d'exécuteur de haute justice, ordonné qu'il tiendra prison jusques à ce qu'il y en ait d'établi, si mieux il n'aime en accepter l'office, auquel cas les prisons lui seront ouvertes.

Comment trouvez-vous cette manière de procéder et donner à un assassin le choix d'être exécuté ou exécuter.

—Mon cher monsieur Rattier, semble dire le Conseil Souverain, vous voyez dans quelle triste position nous nous trouvons. Nous avons besoin d'un exécuteur des hautes œuvres, et comme vous semblez avoir d'excellentes dispositions pour ce métier, puisque vous avez fait vos preuves, nous vous prions d'accepter cet emploi, car, en vérité, quoique vous méritiez d'être pendu, il nous serait impossible de mettre la sentence à exécution.

Que s'est-il passé dans le crâne de Jean Rattier pendant que M. du Chesneau, intendant de la justice, à Québec, prononçait cette singulière sentence, l'histoire ne le dit pas, mais nous lisons plus loin :

Et, ce fait, le dit Jean Rattier a déclaré qu'il accepte l'office d'exécuteur de la haute justice laissée à son option par l'arrêt ci-dessus et promet d'en faire les fonctions toutes fois et quantes....

Parbleu ! on comprend qu'il ait accepté !

Quelques années plus tard, la femme de ce Jean Rattier fut condamnée à être fouettée et marquée au fer rouge d'une fleur de lys sur l'épaule, pour avoir commis je ne sais trop quel crime, et ce fut son mari qui exécuta la sentence.

Il faut avouer que l'on a fait du progrès depuis deux cents ans !

\*\* Un correspondant m'envoie la poésie suivante, sans nom d'auteur.

Si les vers ne sont pas millionnaires, le sentiment qu'ils expriment est très gracieux, et c'est à ce titre que je vous les donne tels que reçus.

La petite pièce est intitulée "Le baptême de la poupée".

Trois enfants de six à sept ans,  
Toutes petites filles  
Causaient un matin du printemps  
A l'ombre des charmilles.  
Chacune était à deviser,  
Gravement occupée ;  
Il s'agissait de baptiser  
Une énorme poupée.

Sans bruit, sous les souples roseaux  
Que le Créateur sème,  
La tribu des petits oiseaux  
Présidait au baptême.

—Moi, dit d'un ton officiel,  
La fille d'un notaire ;  
Je voudrais sa robe bleu-ciel,  
Ce sera beau, j'espère ;  
Quand à son nom, parmi beaucoup,  
Je choisirais : Marie !  
Sa fête sera le quinze août,  
Dans la saison fleurie...

—Si j'écoute mes sentiments,  
Mon avis est contraire,  
Dit la seconde des enfants,  
Noble et riche héritière,  
Je l'habillerais tout en blanc ;  
C'est la couleur divine,  
En la nommant suivant son rang  
Du nom royal d'Hermine...

—Vraiment, c'est très bien, j'en conviens,  
Ajouta la dernière ;  
Elle était, si je m'en souviens,  
Fille d'un prolétaire.  
Je trouve qu'en fait de couleur,  
Le rouge est bien plus crâne,  
Et je la nommerai sans peur  
Du nom de Marianne.

Des discours on en vint aux mots,  
Et dans cette épopée,  
On faillit mettre en trois morceaux  
L'innocente poupée....  
Quand une voix, parmi les fleurs,  
Leur cria : — Enfants, silence !  
Sa robe aura les trois couleurs,  
Son nom sera : LA FRANCE. !!!

\*\* Les histoires de maris disparus et retrouvés après de longues années sont assez fréquentes, mais en voici une toute nouvelle qui rappelle les aventures de certains soldats perdus pendant la célèbre campagne de Moscou.

Pendant la guerre américaine, Alfred Cunningham disparut dans une bataille et, sur le rapport de quelques uns de ses amis, fut porté dans les rapports comme tué à l'ennemi. Sa veuve, après l'avoir pleuré le temps nécessaire d'après les convenances, convola en secondes noces.

Il y a quelques jours, le mort-vivant, car il n'avait pas été tué du tout, se trouvant dans un hôtel de Leadville, il remarqua une lettre portant les noms et prénoms de son fils aîné, et, renseignements pris, il fut convenu qu'il ne s'agissait pas d'un homonyme mais bien de son héritier. Il se fit reconnaître, dit à son fils qu'il cherchait sa famille depuis plus de vingt ans et alla rejoindre sa femme qui, heureusement, se trouvait veuve de son second mari.

Tout cela est bien joli et l'histoire finit on ne peut mieux, mais on ne me fera jamais croire que ce mari a bien cherché sa femme et ses enfants et que, vraiment, il n'a pas pu les trouver jusqu'à ce que le hasard l'ait mis en présence de la fameuse lettre.

L'aventure est trop bien arrangé et m'est avis que ce mari a du bien vite prendre son parti de ne plus avoir de femme, comme le fit cet autre qui exprimait si bien sa pensée dans le quatrain suivant :

J'ai perdu mon procès, objet de tous mes soins  
Mon rival épouse Julie.  
Quelques dettes de plus, une femme de moins,  
Tout est balancé dans la vie.

\*\* La France et la Prusse sont les puissances qui font le plus parler d'elles en ce moment, non qu'il y ait crainte d'une guerre immédiate, mais parce que de grands événements se passent dans ces deux pays.

Paris est plus que jamais le centre du monde et, malgré les sombres prédictions des trop nombreux ennemis de la France, l'exposition est un succès sans précédent. L'ouverture a eu lieu avec un tel éclat qu'un journal, quoique peu ami du gouvernement, a dit que jamais depuis Louis XIV on n'avait vu plus grande fête.

On a cependant constaté un fait assez curieux, c'est que la plupart des gouvernements étrangers ayant conseillé à leurs ambassadeurs de s'absenter ce jour-là de Paris, tout le personnel des ambassades était présent quand même, pas en uniforme, c'est vrai, mais enfin tous les attachés, secrétaires, chanceliers, etc., y étaient.

Il ne faut pas non plus oublier que jamais on n'a vu un aussi grand nombre d'exposants. L'Amérique et l'Angleterre surtout sont largement représentées à cette grande fête de l'intelligence, de l'industrie et de la paix.

Bref, tout réussit au-delà de toute espérance. En Allemagne, on est en pleine grève et de tous côtés les soldats sont sur pied pour faire face aux soixante-dix mille grévistes qui ne semblent pas apprécier les bienfaits du gouvernement de Sa Majesté Guillaume II, et comme en pareil cas il faut fusiller quelqu'un, les braves soldats teutons ont

tué un certain nombre de voyageurs descendant d'un train.

C'est une simple erreur qui ne tire pas à conséquence au pays des milliardaires.

*Leon Liden*

A PROPOS DU CAHIER DE CHANSONS

LETTRE DU RÉVÉREND ABBÉ V. PLINGUET.—UN MOT A MELLE EYV

J'offre mes remerciements les plus sincères au Révérend abbé V. Plinguet, de l'Isle du Pas, pour les renseignements qu'il daigne me donner au sujet du poète qui a chanté les wawarons de Sainte Martine. Voici ce qu'il m'écrit :

M. Mercure, qui avait été pendant cinq ans curé de Ste Martine, fut nommé au Sault au Récollet, en 1831, il fit alors, en badinant, le couplet suivant :

Sainte Martine  
Je fuis tes bords vaseux  
Et je chemine  
Vers des lieux moins fangeux.  
O vous, troupe craintive,  
Wawarons de la rive,  
Ah ! oui ! Je vais  
Vous quitter pour jamais.

L'année suivante, il fut nommé curé de la Présentation en se rendant à ce nouveau poste, il dina chez le curé de St-Denis, monsieur J.-Bte Bédard, qui lui demanda de chanter ce couplet ; mais les circonstances ne sont plus les mêmes, dit M. Mercure. Cependant il s'exécuta, et pour lui faire pièce, M. Bédard fit chanter aussitôt après par son vicaire, M. Etienne Birz, le couplet suivant :

Du Sault je quitte  
Les rivages charmants  
Faut que j'habite  
Sur le bord des Etangs (\*)  
Barbottes et marmailles  
Wawarons de Salvaille  
Hélas ! il faut  
Nous revoir de nouveau.

\* \*

Je dois aussi remercier Mlle Evy pour la reclame gratuite qu'elle a bien voulu me faire dans son article intitulé : *Les bouquins du vieil épiciers voisin*.

Cette demoiselle, que j'ai l'honneur de connaître, ne pouvait ridiculiser plus spirituellement ma *triste passion* pour les bouquins, que je cherche partout et dont je m'empresse de devenir propriétaire... quand je le peux !

J'ai cependant éprouvé une peine pendant la lecture de ce morceau de fine raillerie, ça été de savoir que cette terrible passion s'était emparée de cette aimable collaboratrice. C'est pénible, vraiment... appartenir au beau sexe faible, être jeune, jolie, avoir beaucoup d'esprit, et devenir subitement... *bouquineuse* !!!

En terminant, mademoiselle, permettez que je vous donne un mot d'explication. Les épiciers que je sache ne sont pas des bouquinistes, et ce n'est pas là ordinairement que les bouquineurs *alimentent leur soif de collectionneurs* (sic). C'est le pur hasard qui me fit découvrir le manuscrit de chansons pendant que mon fournisseur enveloppait des épices avec les feuillettes !

Ainsi donc, Mlle Evy, pardonnez ma négligence, j'aurais dû m'expliquer plus clairement et ne rien laisser sous-entendre. En ce faisant, je n'aurais pas été l'auteur involontaire de votre mésaventure, il est vrai, mais j'aurais perdu une reclame et les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ un charmant récit.

*B. J. Massicotte*

La sagesse, c'est peut-être de savoir se passer du monde ; la folie, c'est assurément de croire qu'il ne saurait se passer de nous.—E. TALBOT.

(\*) Lieux de la Présentation, ou il y avait des Wawarons.



BERCEUSE

A CELLE QUI NE M'AIME PAS !

Le matin, regardant l'aurore  
Qui brûle au coin du firmament,  
Je demande au Dieu que j'adore  
Le matin, d'aimer tendrement.

Le matin, quand le soleil brille  
Dans le beau ciel tout en couleurs  
Et que le peuple ailé babille  
Le matin en voyant les fleurs,

Le matin, mon amour voltige  
Autour de mon cœur malheureux.  
D'un petit mot je le dirige,  
Le matin, vers ton cœur joyeux.

Le matin parfois sur la route  
Nous nous rencontrons... sans nous voir.  
Tu plonge, mon cœur dans le doute !  
Le matin, tu m'ôtes l'espoir !

\* \*

Le soir, dans ma pauvre chambrette  
Je songe à toi plus d'une fois !  
Le soir, je pense à l'amourette  
Constante de l'oiseau des bois.

Le soir dans ma fenêtre ouverte  
Quand j'admire l'étoile d'or !  
Le soir, je désire qu'alerte !  
A moi tu reviennes encor !

Le soir quand mon âme est trop pleine,  
Je prie un Dieu bon, notre Roi ;  
Le soir, quand j'ai le cœur en peine,  
Je pleure et je rêve de toi !

Le soir, quand le tonnerre gronde  
Je voudrais t'avoir près de moi,  
Le soir, je ris de tout le monde  
Quand je dois danser avec toi.

\* \*

La nuit, ta petite main blanche  
Vient, je crois, me fermer les yeux.  
La nuit, ta belle âme se penche  
Sur mon cœur, puis, s'envole aux cieus.

La nuit, lorsque pas une perle  
Ne brille dans l'écrin du ciel ;  
La nuit, quand le serin, le merle  
Taisent leurs douces voix de miel ;

La nuit, je revois tes prunelles  
Plus brillantes que les bijoux ;  
La nuit, ta voix à grands coups d'ailes,  
M'apporte ses accents si doux.

La nuit, bien souvent je soupire  
Quand se réveille ma douleur...  
La nuit, oh ! comme ton sourire  
Verserait de joie à mon cœur.

La nuit, quand un amoureux rêve  
En passant voudra te baiser ;  
La nuit, quand la lune se lève,  
Baise-le donc pour l'apaiser !

RÉNÉ LEMAY.

Québec, mai 1889.

EN FUMANT

J'ai un faible pour tout ce qui me rappelle la pipe, voilà pourquoi j'intitule mes causeries *en fumant*.

Lorsque le mal de rate me houspille trop, je le fume assez qu'il me laisse la paix, si des déboires viennent troubler ma sérénité, je les chasse de la même manière qu'on fait fuir les maringouins. L'amour montre-t-il sa tête friponne, que je la jambonne assez qu'il ne vient pas de sitôt ajouter des tribulations aux tribulations que j'ai déjà.

A quoi bon le laisser régner en maître chez moi, puisqu'une demoiselle m'a dit—et j'ose espérer qu'elle est plus juste dans ses prédictions que le fameux Wiggins—que j'étais bâti de tout le bois nécessaire pour faire un vieux garçon. Allez donc après cela, essayer conter fleurette au beau sexe. Si vous en avez le courage, moi, je ne l'ai pas, et ne l'aurai jamais.

Tant que je serai *homme*, je supporterai le coup de cette prédiction à laquelle je crois plus fermement qu'à la bonne aventure, et cela sans régimber le moins du monde.

Vieux garçon !  
Ces deux mots, pris collectivement, sont stériles. Mais, bah ! j'ai encore le temps de faire mentir ma diseuse de *mauvaise* aventure. Elle n'est pas

chiromancienne, ni phrénologiste, encore moins sorcière ; seulement, par mes habitudes sédentaires, par mon effacement à la vue de toutes celles qui portent jupon, elle a cru devoir conclure que je resterais vieux garçon. Mais, si l'on consacre un homme vieux garçon à trente-six ans, j'ai encore plus d'une décade à fumer.

\* \*

Je viens de parler de Wiggins. Il est sans crédit un prophète de malheur, ou plutôt un prophète malheureux. Les événements qu'il annonce sont presque invariablement toujours remis aux calendes grecques.

Lui prend-il fantaisie de prédire une tempête qui devra bouleverser le Canada, les Etats-Unis, enfin tout le continent américain que, le jour annoncé comme devant être celui du cataclysme, le ciel et la terre, rien que pour le narguer, restent serains toute la journée : le soleil nous envoie comme d'habitude ses rayons perpendiculaires ; la lune préside aux amours platoniques et le zéphir, le doux zéphir, nous caresse les joues toute la journée.

Prédit-il un tremblement de terre, que cela a pour effet de créer un bouleversement politique.

Annonce-t-il une pluie diluvienne qu'une sécheresse opiniâtre fait étioiler les boutons de roses, emblèmes d'un amour naissant.

Enfin, il est toujours dans les patates.

\* \*

A propos de Wiggins, je me rappellerai toujours la scie mordante qu'un *reporter*, de Woonsocket, R.I., lui avait montée un bon jour.

Wiggins avait annoncé une tempête inusitée qui devait durer trois jours et semer la désolation de par tout l'hémisphère occidental. A la fin de la troisième journée, la tempête de Wiggins n'avait pas encore été signalée. Le *reporter*, voulant tirer ses lecteurs de la vive inquiétude qui devait nécessairement les empêcher de dormir, a publié, le soir du troisième jour, l'entrefilet suivant que je cite de mémoire : "La tempête de Wiggins a été remise à plus tard, faute de mauvais temps !"

*Short and sweet, n'est-ce pas ?*

\* \*

Je vois par les journaux que les avocats du fameux Morisson, qui a donné tant de fil à retordre au juge Dugas, ont l'intention d'alléguer dans la défense de leur client que celui-ci est atteint d'aliénation mentale. Il ne manquait plus que cela pour compléter la farce, on met l'aliénation mentale à toutes les sauces maintenant.

Un pauvre diable se suicide-t-il, le résultat de l'enquête est toujours celui-ci : Suicidé dans un moment d'aliénation mentale. Une jeune fille veut-elle mettre fin à ses jours, c'est l'amour qui l'a rendue folle. Un homme poignarde-t-il sa chère moitié, il l'a fait dans un *moment*—moment unique—de folie.

Pour ce qui est de Morisson, je crois que ça serait plus exact de dire qu'il était atteint du *déli-rium tremens* !

\* \*

Le printemps, le vrai printemps qui ravigotte est arrivé depuis quelques jours, par chez nous, toujours. Personne n'y trouve à redire.

Les hirondelles sont arrivées, les papillons sont sortis de leur léthargie.

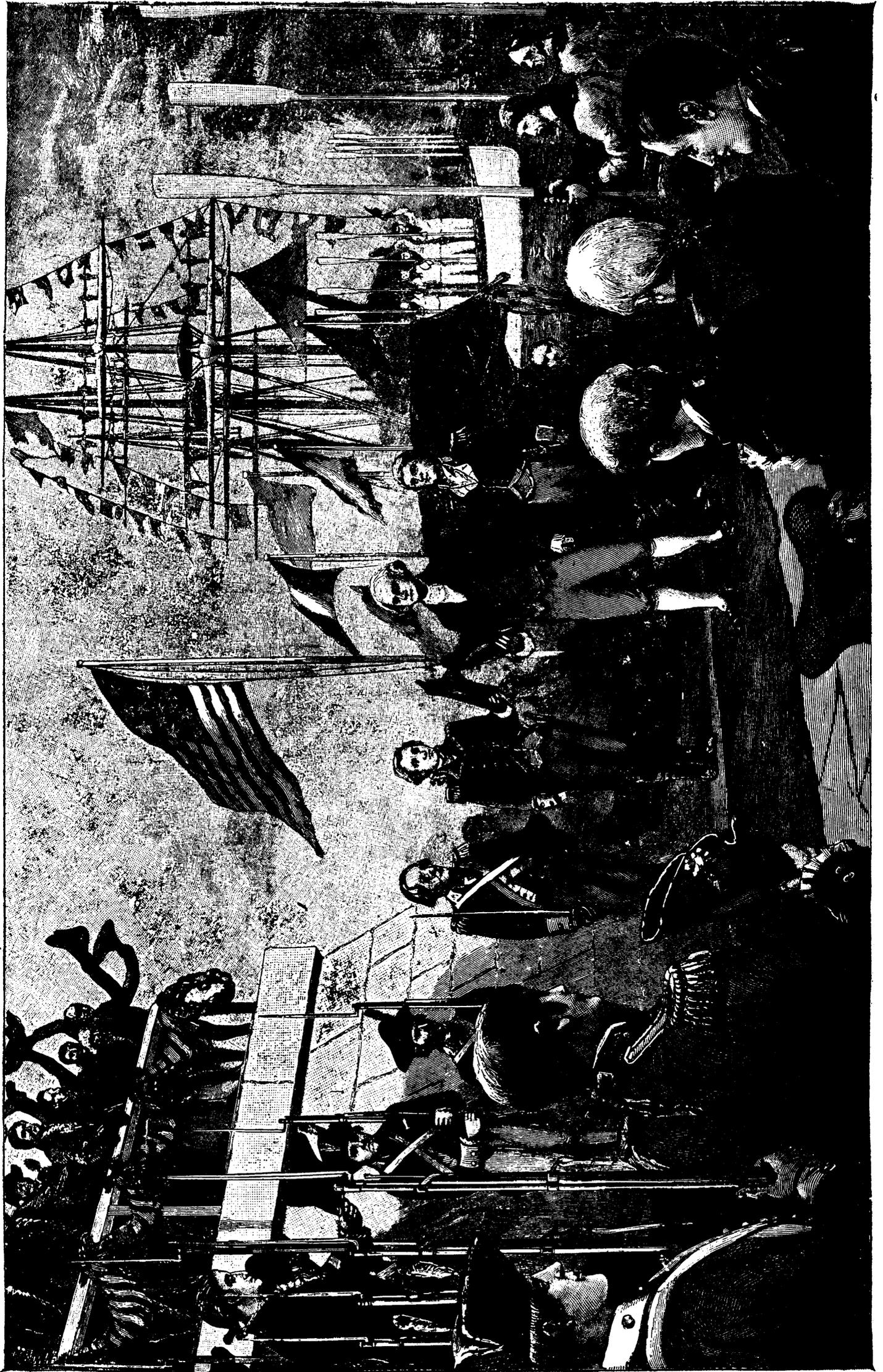
La neige a disparu, les brins d'herbes verdissent. Les arbres bourgeonnent,—les nez aussi.

L'atmosphère s'attédie, les oiseaux préparent leurs nids. Et ainsi de suite, c'est la même chose tous les printemps que le bon Dieu amène.

RAOUL RENAULT.

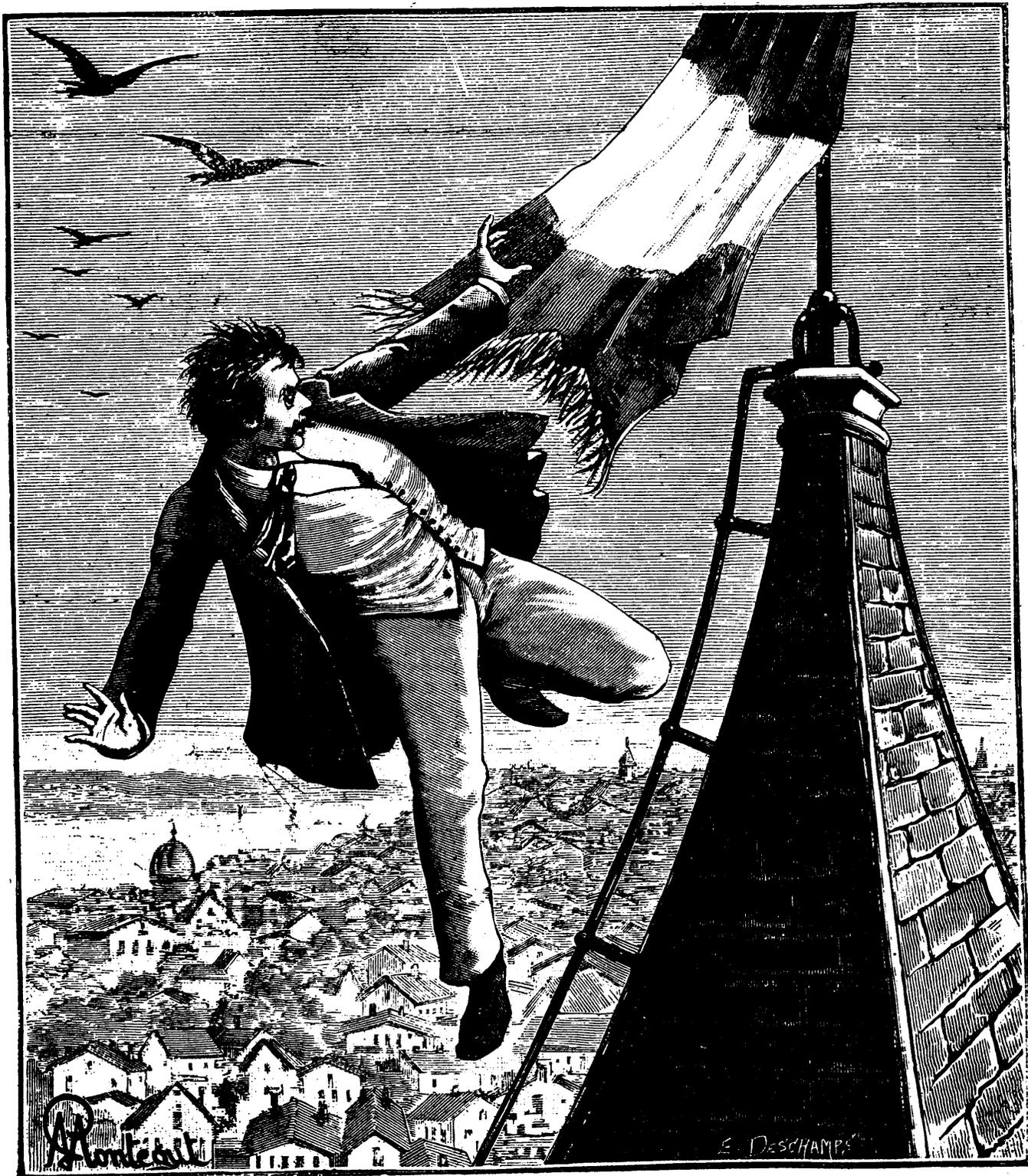
Montmagny, mai 1889.

On a déjà fait des observations électriques au sommet de la tour Eiffel. Les signes d'électricité étaient notables, bien que les observations fussent gênées en ce moment par le mâit du pavillon et par le drapeau. L'Académie des sciences, qui s'est occupée de ces expériences, a déclarée que la tour était le plus merveilleux des paratonnerres et que dans le cas où la foudre la frapperait, non seulement il n'y aurait aucun dégât, mais encore les visiteurs eux-mêmes ne s'en apercevraient pas.



LE CENTENAIRE DE L'INAUGURATION DE GEORGES WASHINGTON COMME PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS  
WASHINGTON DÉBARQUANT AU PIED DE WALL STREET LE 23 AVRIL 1789

## LE DRAPEAU



Mais, pris de vertige, on l'avait vu glisser, puis tournoyer dans l'espace.—Page 22, col. 1

C'était un beau vieillard que le père Kasper, et portant crânement ses soixante-dix-huit ans. La vieille compagne de sa vie, Liebeth, n'était pas moins vaillante, et c'était plaisir de les voir aller et venir à travers la maison de son pas léger de souris, active, propre et souriante, soignant le ménage en tricotant de longs bas de laine pour le petit Karl, un enfant triste, délicat et frêle, toujours souffrant, que les bons vieux avaient eu beaucoup de peine à élever.

C'était leur petit-fils ; tout ce qui leur restait de famille. Leur fils, un beau et grand garçon dont ils étaient justement fiers, avait disparu en 1870, emporté par l'ouragan qui soufflait alors sur la patrie. Fauché sur quelque champ de bataille, ses os blanchissaient maintenant au fond d'un sillon dans un coin inconnu. Sa femme, douce et triste créature dont le bonheur naissant venait de s'écraser si brusquement, avait longtemps espéré, puis, lasse d'attendre et de pleurer, elle était allée un beau jour rejoindre le bien-aimé, et les vieux étaient restés seuls dans cette pauvre maison que n'égayaient même pas ces joyeux ébats de l'en-

fance, qui font oublier tant de douleurs et qui séchent tant de larmes.

Kasper, enfermé dans ses souvenirs amers, s'assombrissait chaque jour davantage. Par moments, il avait des coups de colère brusques qui surprenaient chez ce vieillard ; il s'impatientait sans cause.

Sans cause ? Si ! les jeunes en abandonnant le village semblaient avoir emporté son âme avec eux. Quelques bons vieux restaient encore ! Hans, Kaiser, Richer, Gitzig ! mais les autres, les vrais, les bons amis de jadis, où étaient-ils ? Le maire, le percepteur, le maître d'école, tous avaient disparu et étaient remplacés par des Allemands. Ceux qui étaient demeurés en fonctions, estimant que l'argent est toujours bon à prendre de quelque pays qu'il vienne, étaient trop méprisables aux yeux de Kasper pour qu'il chercha à renouer des relations avec eux.

Ainsi, il y avait le buraliste Wagner qui tenait en même temps un débit de boissons. Celui-ci ne se contentait pas de réserver sa meilleure bière aux nouveaux maîtres ; il était aussi leur mou-

chard. C'était lui qui les avait guidés à leur arrivée et qui désignait aujourd'hui encore les turbulents qui, avec leur idée bête de revanche, leur rébellion et leurs espoirs idiots empêchaient les bons serviteurs de jouir en paix des bienfaits de la nouvelle administration.

—Puisque nous y sommes, restons-y, criait-il. Nous avons mérité ce qui nous arrive, car c'est nous qui sommes allés les chercher ; ils ont été les plus forts, tant mieux pour eux, tant pis pour nous !

—Ah ! la canaille ! grondait le vieux Kasper en fermant les poings.

Puis, sur un signe de sa femme qui lui montrait l'enfant trop attentif à ce qu'il disait, il reprenait sa rêverie sombre, devant sa porte quand il faisait soleil, près du poêle quand il faisait froid : immobile et indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui.

Ce soir-là, Roderik, le taupier, était entré en passant se réchauffer un peu chez les Kasper. Il faisait un temps de chien, une pluie du diable mêlée de neige fondue ; aussi le mauser, qui reve-

nait du marché de Phalsbourg était-il traversé jusqu'aux os.

Le vieux Kasper, enfoncé dans son grand fauteuil, près du poêle qui soufflait, l'avait accueilli d'un signe de tête affectueux et avait tendu vers lui sa main ridée et tremblante. Il aimait le taulier, car il le connaissait depuis bien des années déjà et il savait que l'on pouvait compter sur lui. Aussi quand ils se réunissaient, à la fin du jour dans la salle sombre, bien sûrs d'être seuls et de n'être pas écoutés, il fallait les voir, ces bons vieux dont les jours étaient comptés, s'entretenant d'espoirs et caressant leur chimère, le regard tourné vers l'étroite fenêtre encore toute flamboyante des feux de l'astre qui venait de rouler là-bas, derrière les collines bleues, dans le pays regretté, ainsi qu'un énorme globe d'or.

Ce soir-là, les nouvelles que Roderik rapportait de Phalsbourg étaient plus intéressantes que de coutume et plus amères aussi pour les annexés. La germanisation du pays commençait, elle était menée avec une vigueur tout exceptionnelle. Dans les écoles, les livres d'origine française étaient impitoyablement confisqués ; des arrestations avaient lieu ; des mesures révoltantes étaient prises ; des condamnations étaient prononcées contre des conscrits qui avaient mêlé des couleurs françaises à leurs rubans ; la femme d'un bourgeois des environs de Saverne avait même été expulsée parce qu'on avait découvert dans ses vêtements les éternelles trois couleurs.

— Ah ! ces couleurs françaises ! disait le taulier, c'est ce qui leur tient le plus au cœur, voyez-vous, Kasper ?

Et il racontait d'amusantes mystifications ; le drapeau français figuré par trois femmes : l'une de bleu, l'autre de blanc, la troisième de rose se promenant côte à côte sous les yeux des officiers impuissants. Et la farce du vieux Collets, le teinturier, qui, ayant mis la main sur une demi-douzaine de cigognes, avait teint le dessous de leurs ailes et les avait laissées s'envoler ensuite, si bien que les Allemands ne pouvaient lever le nez sans voir planer au-dessus d'eux les trois couleurs françaises.

— Oh ! s'écria Kasper, si j'étais encore enfant !...

Et il demeurait les mains sur les bras de son fauteuil, légèrement penché en avant, silencieux, le regard perdu dans le vague, souriant à un souvenir, à une folle équipée d'enfant qui avait failli lui coûter la vie ainsi qu'à ses proches.

C'était après l'entrée des armées alliées ; enfant fluet et grêle, comme pouvait l'être aujourd'hui son petit-fils, il avait imaginé d'aller accrocher un drapeau à la pointe du clocher. L'opération était des plus dangereuses, le clocher était élevé, couvert d'ardoises lisses, sans autre point d'appui que le léger paratonnerre qui descendait de la croix et rampait sur son toit aigu comme une aiguille. C'était miracle qu'il ne se soit pas rompu les os. Le lendemain, dès qu'on avait aperçu le drapeau, on avait en vain essayé de l'atteindre à l'aide d'échelles ajoutées les unes aux autres ; des prières avaient été offertes ; un homme, qui passait pour être d'une très grande adresse, avait consenti à tenter l'aventure, mais, pris de vertige, on l'avait vu glisser, puis tournoyer dans l'espace pour venir s'abattre et s'écraser sur les cailloux de la place. Bref ! on avait dû y renoncer et le temps seul, la pluie et le vent eurent raison de la loque tricolore.

— Eh bien ? oui, conclut le vieillard, si j'étais gamin je recommencerais encore, malgré le danger. Ils deviendraient fous en voyant le drapeau flotter là-haut sans pouvoir l'enlever...

Il s'arrêta sur un geste de Lisbeth, qui lui montrait dans le coin le plus sombre de la salle, entre les rideaux de serge du lit, une figure douloureuse et pâle, percée de deux grands yeux noirs, brûlant de fièvre.

C'était le petit Karl qui écoutait le récit.

Le lendemain, quand le vieux Kasper, qui avait conservé, malgré son âge, ses habitudes matinales, vint s'asseoir devant sa porte pour manger sa soupe au lard, on n'apercevait plus de trace de la bourrasque de la veille. Le soleil se levait dans un ciel frais et achevait de dissiper les lambeaux des nuées qui traînaient encore dans l'azur ; les arbres au feuillage lavé par la pluie secouaient autour d'eux leurs dernières gouttelettes ; des vols d'oiseaux coupaient le ciel.

Soudain, le vieillard se dressa, muet d'étonnement, la cuillère en l'air, l'œil dilatée, frémissant... Ses mains s'ouvrirent, abandonnant le bol fumant qui roula à terre.

Un tremblement convulsif agitait tout son être : ses vieilles jambes manquèrent sous lui et il retomba sur son banc, sans voix, tandis que, dans sa poitrine, son cœur allait comme un battant de cloche.

C'est que, là-bas, en face de lui, à l'autre bout de la place, il venait d'apercevoir l'aiguille du clocher et que, tout en haut, à l'extrémité de la croix de fer, un drapeau tricolore clappait dans le vent.

C'en était trop pour le pauvre vieux. Le docteur qu'on alla chercher arriva au moment où il expirait.

Comme l'homme de l'art allait se retirer, la vieille maman Kasper le retint par le pan de sa houppelande et, l'entraînant derrière la maison, elle le fit entrer dans un petit cellier où, sur des draps ensanglantés gisait un enfant au visage livide, le crâne ouvert, la poitrine défoncée, mais respirant encore.

Le regard du médecin courut du petit moribond au clocher de l'église autour de laquelle on s'attroupaient déjà.

— C'est lui ?

— Oui... on vient de le ramasser sur la place.

Le médecin se pencha sur le pauvre corps disloqué et l'examina.

— Eh bien ? interrogea Lisbeth au milieu des larmes.

— Rien à faire, dit le docteur, il va mourir.

GEORGES GUILLAUMOT.

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

Il y a quelques jours, la ville de Paris présentait un spectacle extraordinaire. Partout sur les larges rues et les vastes boulevards, on apercevait une foule énorme en habits de fête se diriger à grands flots vers un point commun. Une animation incroyable régnait dans la grande cité, partout des banderoles, partout des étendards, partout des guirlandes de fleurs, des arcs de triomphes annonçant un jour solennel. Que se préparait-il donc ? Pourquoi ces cris de joie, pourquoi ces chants d'allégresse ? de quel vainqueur célébrait-on donc la gloire, de quel conquérant allait-on acclamer le triomphe ?

Ce vainqueur sublime et ce conquérant pacifique, c'était : Le Travail !

Oui, mes amis, c'était bien le travail qu'on fêtait à Paris, le travail qui a conquis le monde, qui a changé la face de l'univers, qui a civilisé l'homme qui lui rend la vie plus commode, plus facile et plus agréable et qui, ce jour-là, avait élevé dans la grande ville, pour les exposer aux yeux de l'univers, les plus beaux chefs d'œuvre qui sortirent jamais de ses mains.

Et voilà pourquoi, des extrémités du monde entier, des peuples sans nombre étaient accourus à Paris, ayant pour seul cri de ralliement ce mot magique : — L'Exposition Universelle !

Et voilà pourquoi aussi tous étaient si joyeux, si heureux de venir saluer ce grand conquérant dont je vous parlais tout à l'heure, conquérant qui s'est emparé de toute la terre sans verser le sang des hommes et dont le chemin de triomphe ne fut point ce jour-là arrosé par les larmes des veuves et des orphelins !

Oui, on venait à l'Exposition : Français, Anglais, Espagnols, Italiens, Arabes, Indiens, Persans, tous les peuples en un mot s'étaient rencontrés fraternellement dans ce colossal pèlerinage où le travail leur avait promis des spectacles comme le monde n'en avait encore jamais vus !

Dans cette grande fête de la paix, ce furent des paroles de paix et de bonté qui les accueillirent, et les discours des chefs de l'Etat furent un gage de tranquillité au milieu des temps orageux que semble traverser la vieille Europe.

Le soir de ce jour mémorable du 5 mai, où l'Exposition fut déclarée ouverte, les fêtes splendides se prolongèrent longtemps dans la nuit.

Au moment où le soir allait étendre ses ombres

épaisses sur la grande ville, on vit tout à coup, dans les immenses jardins du Trocadéro, s'épanouir des milliers de fleurs lumineuses. Les parterres, les massifs superbes en étaient pleins, on se serait cru au milieu d'un pays de fées, puis l'énorme palais s'illumina soudain avec sa majestueuse colonnade et ses tours élégantes. Durant ce même instant, une immense lueur embrasait l'horizon, et plus d'un million de spectateurs réunis ensemble sur les terrains de l'Exposition laissèrent échapper des cris d'admiration : la colossale tour de mille pieds était en feu de la base au faite.

On pouvait la voir d'une distance de plus de cent milles, s'élançant dans le ciel comme un astre nouveau. Son arcade lumineuse n'était plus qu'une voûte de feu. Ses galeries, ses colonnes, ses fers aux courbes gracieuses se dessinaient dans l'obscurité comme en plein jour, tandis que son phare puissant lançait au loin dans l'espace ses rayons bleus, blancs et rouges, aux couleurs françaises, aux couleurs de cette France sur qui ses ennemis voudraient faire retomber toutes les responsabilités, tandis qu'elle ne les convie qu'à la concorde et à la paix !

De tous côtés, les édifices, les palais, les dômes, les maisons, se couvraient des lueurs d'une brillante illumination, la plus belle que les hommes aient jamais organisée. Tout resplendissait, jusqu'aux fontaines monumentales qui ornent le palais de l'Exposition ; éclairées en dessous par la lumière électrique, elle ressemblaient à des feux d'artifice continus sans fumée, sans odeur et sans danger. Les cascades lumineuses retombaient les unes sur les autres avec des nuances différentes comme des pluies de perles et de pierres précieuses de toutes couleurs qui offraient un coup d'œil magique. Ce n'est pas tout, voici que la rivière de la Seine elle-même se couvrait de lumières. Des bateaux innombrables la parcouraient enguirlandés de feux depuis la ligne de flottaison jusqu'en haut des mats. Sur l'onde même éclataient des feux de bengale aux couleurs splendides ; c'était une véritable féerie comme Paris, si fécond pourtant en fêtes magnifiques, n'en avait encore jamais vu même dans ses plus grands jours de gloire !

Partout le peuple, ivre d'enthousiasme, parcourait les rues, acclamant les troupes qui avaient formé une immense promenade aux flambeaux ; et l'allégresse éclatait partout, car ce jour était plus beau que le lendemain d'une victoire.

Telles furent en partie, et dans un bien rapide aperçu, les fêtes qui inaugurèrent le jour de l'ouverture de la grande Exposition Universelle.

Si vous le voulez bien, chaque semaine nous nous promènerons, par la pensée, sinon effectivement à travers ces immenses palais. Je m'efforcerai de donner aux bienveillants lecteurs et aux aimables lectrices du MONDE ILLUSTRÉ une description exacte de toutes les merveilles qu'on y rencontre, afin de leur faire oublier, s'il est possible, le chagrin que beaucoup éprouvent, j'en suis sûr, de n'avoir pu se rendre eux-mêmes jusqu'à Paris.

J. Colomier

A Mlle EUGÉNIE TESSIER

A L'OCCASION DE SON PROCHAIN DÉPART DU CANADA

J'ai fait un bien singulier songe, cette nuit. Voulez-vous que je le raconte ? Vous y consentez ? Eh bien, je vais vous le narrer.

Je ne puis dire comment, mais tout à coup je me trouvai transporté dans une vallée charmante. Ah ! que tout ce qui m'entoure est magnifique. Figurez-vous une vaste étendue de terre, recouverte d'un moelleux tapis disputant à l'émeraude sa verte et vivifiante couleur ; çà et là, jetées avec une grâce exquise, quantité de fleurs ouvrant vers le ciel leurs corolles épanouies et parfumant l'air de leur arôme divin. Au loin, comme fond à ce tableau si riant, de hautes montagnes dessinant leurs courbes capricieuses sur le plus beau firmament que j'aie vu de ma vie.

Au milieu de cette verdoyante campagne, de même qu'un long ruban bleu, serpente une petite rivière à l'eau pure et rendue cristalline par le soleil qui vient y réfléchir ses rayons ardents.

Lors de mon arrivée, tout était silencieux, et le calme n'était troublé que par le bruit de l'eau de la petite rivière qui, tout en suivant son cours, venait heurter quelques pierres jetées au milieu de son lit.

Mais soudainement le tableau change.

Une jeune fille, vêtue de blanc, semblant glisser sur l'herbe, tellement son pas est léger, apparaît au milieu de la vallée; elle s'approche vivement du petit cours d'eau. Sa tête a pour tout ornement quelques fleurs des champs, et la longue robe blanche qui revêt cette apparition et qu'un faible zéphyr fait onduler, dessine sa taille svelte et fière comme une statue antique. De sa main droite elle touche une lyre aux cordes d'or qui repose sur son bras gauche légèrement recourbé.

Tout à coup, sa voix se fait entendre; ah! quelle voix enchanteresse, on dirait celle d'un ange du paradis. Par instant, elle devient douce comme le souffle qui caresse la plaine pendant les jours fleuris; par instant aussi elle s'élève peu à peu jusqu'à faire vibrer les échos, puis elle s'abaisse et se relève de nouveau par des trilles harmonieuses, de véritables cascades de perles.

Aux accents de cette voix divine, mon extase croit de minute en minute. Je ne vis plus, je me sens fixé au sol; mes oreilles ne peuvent se rassasier d'entendre ce chant suave, et mes yeux sont pour ainsi dire rivés sur cette splendide apparition.

Mais tandis que j'en suis tout à ma contemplation, assis sur la rive opposée où se trouve la jeune fille, je vois soudain les eaux de la petite rivière se soulever comme sous le souffle du vent, et j'en vois sortir une légion d'êtres diaphanes. Les belles Nymphes, filles des eaux, se mirent à voltiger sur les ondes avec la souplesse des sylphes. Bientôt leurs voix se mêlèrent à celle de la vierge blanche, et dans cette vallée en fleurs s'éleva un concert tel que l'oreille d'aucun humain n'en a ouï de semblable.

Les oiseaux du ciel, ces chantres ailés, prirent part aussi à ce concert sublime. Je les voyais, ces chers petits êtres, voltiger dans les airs, jetant de tout côté leurs notes mélodieuses. La linotte mêlait sa voix grave au chant vif du rossignol.

Mais, de même que toutes les belles choses ont une vie éphémère, de même ce concert sublime ne dura qu'un instant. La jeune fille à la lyre d'or, qui attirait à elle par sa voix tous ces êtres de la création, cessa tout à coup de chanter, et elle s'éloigna par le même chemin par lequel elle était venue. A son départ, les Nymphes rentrèrent dans le sein des eaux, les oiseaux s'envolèrent dans les hauteurs du ciel, le firmament s'obscurcit, un épais nuage couvrit la vallée.

Mon rêve venait de prendre fin.

Vous le voyez l'explication de mon rêve, artiste aimé? La voici :  
La divine cantatrice a pour nom... donnez-lui le vôtre. La vallée en fleurs, c'est le Canada; le petit ruisseau — élargissez-en le lit — c'est le Saint-Laurent; les Nymphes et les oiseaux ce sont vos adoratrices et adorateurs.

\*\*\*

Oiseau des neiges du Nord, allez égayer de vos chants les peuples du Midi.

Allez parcourir en triomphatrice les pays étrangers, cueillant partout de nouveaux lauriers, portant haut et noblement le nom canadien.

Les peuples de ces pays fortunés vous offriront des couronnes faites des plus belles fleurs de l'Équateur; en vous les offrant, ils vous proclameront la plus gracieuse d'entre elles, ô Fleur du Nord!

Vos chants porteront leur enthousiasme jusqu'au délire. Ils traîneront votre char glorieux à travers leurs villes conquises par vos armes pacifiques; et au spectacle leurs applaudissements couvriront vos trilles mélodieuses.

Allez donc, chère compatriote, faire honorer et aimer le Canada, ce pays

Plus beau qu'un rayon de l'aurore.

pour me servir d'une expression de l'immortel Crémazie.

Nous, vos compatriotes, nous suivrons de loin votre marche triomphale à travers le monde, joignant nos applaudissements à ceux que vous provoquerez sur votre passage.

Lorsque vous serez lassé de succès et de triomphes, vous reviendrez reposer votre aile fatiguée sur les rives du pays natal, de même que l'aigle qui, après s'être élevé dans les hauteurs suprêmes de l'atmosphère, vient s'arrêter sur les montagnes élevées. De même que lui aussi, vous pourrez contempler le brillant sillon que vous aurez tracé à travers l'espace.

Permettez-moi d'exprimer un dernier vœu. Ne différez pas longtemps votre retour au milieu de nous. Sans vous, notre flore septentrionale serait privée de son plus bel ornement, et nos étés sans charmes. Et les mois où la neige couvrait le sol de son immense manteau blanc, seraient trop longs sans la chère cantatrice qui les a égayés jusqu'à ce jour.

Mai 1889.

G. A. DUMONT.

## BIBLIOGRAPHIE

*Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, publiés par Mgr H. Têtu et l'abbé C. O. Gagnon.

Cette importante collection, commencée en 1887, comprend déjà quatre volumes.

Tome I.—Nous y voyons les œuvres de Mgr de Laval, de Mgr de Mornay, de Mgr Dosquet et de Mgr Lauberivière.

Tome II.—Il renferme la période de 1741 à 1806: Mgr de Pontbriand, 1741-1766; Mgr

Briand, 1766-1784; Mgr D'Esclis, 1784-1788; Mgr Hubert, 1788-1797, et Mgr Denaut 1797-1806.

Tome III.—C'est peut-être le plus important par l'époque que traversait alors le Canada et par le nom des trois évêques qui se sont succédé dans cette période: Mgr Plessis, 1806-1825; Mgr Panet, 1825-1833, et Mgr Signay 1834-1850.

Tome IV.—Ce volume relate les nombreux travaux apostoliques de Mgr Turgeon, 1850-1855, et de Mgr Baillargeon, 1855-1870.

A la fin de chaque tome sont insérés des appendices remplis de détails intéressants.

Nous noterons particulièrement que les notices biographiques, données par les auteurs sur les différents prélats du siège épiscopal de Québec, sont très complètes et tout-à-fait historiques.

J. H. C.

## LE CENTENAIRE DE WASHINGTON

(Voir gravure)

Voici quelques détails sur l'origine des fêtes du centenaire qui viennent d'avoir lieu aux Etats-Unis :

La constitution des Etats-Unis, qui est citée dans le monde entier comme un des exemples les plus remarquables de la sagesse humaine, est l'œuvre d'un petit nombre d'esprit d'élite surexcités par un ardent patriotisme, et exaltés par les souffrances d'une longue lutte pour l'indépendance. Cependant elle n'a pas, à l'origine, été accueillie avec un grand enthousiasme. Il est douteux même, au dire des historiens du temps, qu'elle eût été ratifiée, n'eût été la popularité de Georges Washington, qui était instinctivement désigné par l'université des citoyens comme le premier président de la République. Quoiqu'elle ait été promulguée le 17 septembre 1787, elle n'a été mise en vigueur qu'en 1789. Le 4 mars de cette année était le jour fixé pour la réunion du premier congrès, et cette date est toujours restée celle de l'ouverture de chaque nouvelle législature nationale, en même temps que celle de l'installation de chaque nouveau président. Cependant, ce ne fut que le 1er avril qu'il se trouva un *quorum* à la Chambre des représentants, et le 6 au Sénat; enfin, ce ne fut que le 30 du même mois que le président fut installé.

Le 6, immédiatement après le décompte des votes électoraux en présence de la Chambre des représentants et du Sénat, réunis, le secrétaire du Congrès, qui s'appelait alors le Congrès Continental, fut chargé de se rendre à Mount Vernon pour informer officiellement Georges Washington de son élection et l'inviter à venir recevoir l'investiture à New-York, qui était le siège du gouvernement fédéral.

Le voyage du vénérable président, de Mount Vernon à New-York, fut une ovation ininterrompue. Partout les populations se pressaient sur son passage, exprimant par des démonstrations les plus enthousiastes leur admiration pour l'homme en qui s'incarnait l'idée de liberté personnelle et d'indépendance nationale.

Le 30 avril 1789, Washington prêta serment entre les mains du chancelier Robert R. Livingston, en pleine vue du peuple, sur le balcon de la salle du Sénat, faisant partie de l'édifice connu sous le nom de Federal Hall, qui était situé sur l'emplacement de la sous-trésorerie actuelle des Etats-Unis, sur les marches de laquelle a été érigée récemment la statue qui fait face à Broad Street. Rentré dans la salle du Sénat après avoir été salué par les acclamations du peuple, il entra immédiatement en fonction et prononça un discours dans lequel il déclara que, comme étant commandant en chef de l'armée, il ne recevrait aucuns émoluments au-delà de ce qui était strictement nécessaire pour l'exercice de ses fonctions.

C'est cette intéressante cérémonie, rappelant la date de l'organisation définitive du gouvernement de la République, qui fonctionne depuis un siècle sans aucune altération en modifiant l'essence, que l'on vient de célébrer à New-York, avec le concours du gouvernement national et de tous les Etats, représentés par de nombreuses délégations civiles et militaires.

Cette solennité est indubitablement la plus imposante que l'on ait jamais vue sur le continent américain, tant par le nombre de ceux qui y ont pris part que par l'idée qu'elle représente.

## LA MODE

CE QU'ON PORTERA CETTE SAISON.—TISSUS ET RAYURES.—VESTE TAILLEUR ET CHAPEAUX.

La vogue sera, pour cette saison, aux tissus les plus divers. On revient aux rayures bayadères, non point aux bayadères de couleur vive, mais à des rayures horizontales, de couleurs fines où il n'y a jamais plus de deux teintes.

On fait surtout ces rayures sur le voile ou le cachemire. L'étoffe est en grande largeur, une moitié est en uni et l'autre moitié est faite de petites rayures serrées, noires ou blanches, mélangées à d'autres de la teinte de l'uni. Il y a du bleu faïence, du gris, du blanc, du réséda, du bois de rose. Il y a surtout une combinaison de blanc et de réséda, d'une grande distinction.

Avec cela, des broderies d'un genre tout nouveau, mettant des jetés de plumes au bas d'une jupe ou bien imitant la guipure de Gênes, ce qui est d'un fort joli effet.

Les vestes façon tailleur, telles que nous les offre la saison nouvelle, sont ajustées en corsage du dos. Les devants droits, sans pinces, s'agrafent simplement quand les côtés se rapprochent. Ces devants s'ornent d'applications, de brandebourgs, ou sont tombés de riches passementeries or et argent qui font un effet merveilleux.

## LE CHAPEAU

Le vert se portera énormément en fleurs sur les chapeaux; on emploiera toutes les nuances du vert, mais atténuées encore et produisant des teintes indécises d'une délicatesse extrême. Le vert tige de lys, le vert serpent, sorte de vert clair glacé de gris, le vert jeune pousse, ont des tonalités délicates, qu'on ne peut définir, mais qui réalisent des effets charmants.

Signalons un chapeau nouveau, qui va être trouvé charmant maintenant que le soleil est assez chaud pour permettre les coiffures légères ou vaporeuses. Il s'agit d'un grand, très grand chapeau, à bords larges et droits, qui sera fait en gaze noire ou de couleur, et dont les bords seront bouillonnés tout autour. La calotte, très basse, et relevée derrière, laissera voir les cheveux arrangés sur la nuque. Ce grand chapeau ne pourra être orné, sur la forme, que par de belles plumes, qui en feront une coiffure des plus grandioses et des plus élégantes.

Les vêtements de demi-saison pour fillette conserveront les formes charmantes de la blouse et de la cape, si commodes et si faciles à porter. Le drap anglais et de la limousine sont, de toutes les étoffes, celles qui sont les plus durables et les mieux appropriées à l'usage de ce petit manteau, bien enveloppant et que l'on met que pour le froid et la pluie.

## TOILETTES DE SAISON

Toilette en drap garni soutache.—Jupe plissée sur les côtés à gros plis, pouf droit froncé, devant uni garni de soutache, recouvert par un tablier drapé en pointe, des relevés à gauche sur les plis de la jupe, corsage froncé devant, plissé à la taille et maintenu par une bande d'étoffe soutachée, plastron plat garni soutache ainsi que les devants du corsage et le col, manche légèrement froncée à l'entournure et au bas, poignet garni soutache, chapeau rond orné de plumes et nœuds de ruban assortis à la toilette.

Toilette de ville en cachemire mauve. Corsage bouffant tout plissé en plastron et au dessus du bouffant. Manches plates, légèrement bouffantes dans le haut. Jupe ronde, garnie dans le bas par des rubans et des choux. Elle est plissée à la taille et retenue par une ceinture empire. Echarpe de crêpe de Chine gris de fer.

L'ignorance est encore plus injuste que la malice.—H. de BALZAC.



— Mon cher ami, je te dis que, sans argent, on ne peut rien faire.  
— C'est une erreur, sans argent on fait... des dettes.

**AVIS AU MERE.** — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

**BANQUE JACQUES - CARTIER**

Montréal, 24 Avril, 1889.  
Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi pour cent, sur le capital versé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de Banque, à Montréal, le et après Samedi, le Premier Juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 18 au 31 mai, les deux jours inclus.  
L'Assemblée Générale Annuelle des Actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le DIX-NEUVIEME jour de Juin, prochain, à UNE heure p.m.

Par ordre du Bureau,  
(Signé) A. DE MARTIGNY,  
Dir.-Gérant.

**Banque Ville-Marie**

AVIS est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMIE pour cent (3 1/2%) a été déclaré sur le capital payé de cette institution, pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau principal de la banque, à Montréal, SAMEDI, LE PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 20 au 31 MAI prochain, inclusivement.  
L'Assemblée annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, MERCREDI, le 19 JUIN prochain.  
La séance sera ouverte à midi.  
Par ordre du bureau.

U. GARAND,  
Caissier

**SIROP**

**ANTI-BRONCHITE**

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**ALF. BRUNETTE**

2881, NOTRE-DAME, MONTREAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

**ATTENTION !**

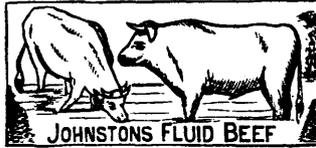
Nous nous chargeons d'améliorer les **FORDEURS** de n'importe quelle patente, c'est à dire de les mettre sur deux bancs, comme les nouveaux le sont aujourd'hui, pour la modique somme de \$3.50. S'adresser au No 158, rue Amherst, où vous pourrez en voir un échantillon.

**HENRI LARIN,**

PHOTOGRAPHE

18 -- RUE SAINT-LAURENT -- 18

19348



JOHNSTONS FLUID BEEF

**Ce dont tout le monde a besoin**

C'est la Santé, la Force et la Vigueur, et le meilleur moyen de se procurer ces bienfaits c'est de prendre régulièrement du

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

C'est un breuvage qui réchauffe et donne de la Force

**TOUJOURS DU NOUVEAU !!**



**NOUVEAUX SERVICES A DINER  
NOUVEAUX SERVICES A SOUPER  
NOUVEAUX SERVICES DE CHAMBRE**

Dans les Patrons les plus Nouveaux et les Dessins les plus Riches

**AU MAGASIN CENTRAL DE PORCELAINE**

**L. DENEAU,**

2023, NOTRE-DAME, 2023

Téléphone : No 273

(A trois portes du carré Chaboillez)

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

**SAVONS MEDICAUX**

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

**NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS**

- Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,  
Saint-Eustache, P.Q.

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**Le Musée des Familles,** publication bilingue. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs; Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,  
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

**THIS PAPER** may be found on file at Geo. F. Berrill & Co's Newspaper Advertising Bureau (30 Spruce St., N.Y.C.) where contracts may be made for it in NEW YORK.

**Aux Vieilles Personnes !**

Chez les personnes âgées le système nerveux est affaibli et il est absolument nécessaire de lui donner la force requise. Un de nos écrivains de la profession médicale des plus renommés, en parlant de la domination des rhumatismes chez les vieillards, dit: Les douleurs variées, rhumatismales ou autres dont se plaignent souvent les vieillards et qui matériellement troublent leur bien-être ne sont que la conséquence du mauvais état des nerfs. Cela parle de soi; le médicament qu'il faut aux personnes âgées est un tonique puissant pour les nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de flatosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'insomnie, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



Le Céleri Composé de Paine, ce fameux tonique pour les nerfs est presque un spécifique pour de tels désordres de l'économie, et par son grand pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des intestins et des reins, il chasse tous les maux particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles personnes trouvent que c'est un stimulant énergique qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de 8 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui bénissent le Céleri Composé de Paine.

**WELLS, RICHARDSON & CO.,**  
MONTREAL, P. Q.

CE QUE

**FIT MA TANTE**

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

**LE BON GRAND SAINT-LEON**

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo N. Y.

**LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON**  
54, CARRÉ VICTORIA

**M. A. POULIN,**

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

**ETABLIE EN 1870**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Colloferone.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 MAI 1889

## SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

## INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

—Et, s'écria tout à coup le magistrat, si vous voulez savoir le nom de cette pâleur, de cette anxiété, de cette émotion qui n'était pas hier chez l'accusé et que vous voyez tous aujourd'hui, je vais vous le dire : c'est le remords ! . . . Remords d'autant plus poignant qu'il a été plus tardif.

Il s'assit après avoir demandé justice au nom de la société et de tous les honnêtes gens sans cesse menacé.

Me Leval se leva.

Pendant deux heures, il tint l'auditoire sous le coup de sa parole correcte, élégante, surtout émue et convaincue.

Oui, il était convaincu ; on le voyait à son attitude superbe de fierté et d'assurance, à l'éclat de son regard, à son geste admirable d'autorité, à sa voix pleine, sonore, qui ne tremblait pas et dont les accents tantôt puissants, tantôt attendris, faisait vibrer tous les cœurs dans les poitrines.

Malheureusement, ce qu'il ne pouvait détruire, c'était la certitude absolue qu'avait apporté M. Sallanches que Pierre de Sauves avait perdu les 41,000 frs. au cercle des Ondes, qu'il n'avait pas pris le train de six heures au lieu de celui de onze heures du soir.

À la fin de sa plaidoirie, la chaleur était devenue intolérable, les femmes s'éventaient et n'y tenaient plus, tout le monde n'écoutait que d'une oreille distraite ; les convictions étaient faites, on trouvait que ça durait trop longtemps, il tardait à chacun d'aller un peu respirer au dehors.

Mais tout à coup, comme Me Leval arrivait à sa péroraison, suppliant les jurés de ne pas commettre une erreur qui serait la désolation de leur vie entière, un indescriptible tumulte eut lieu dans les corridors et les couloirs.

Le président fit signe aux huissiers d'aller voir et d'obtenir le silence.

Ceux-ci obéirent, mais le tapage au lieu de se calmer augmenta dans de notables proportions. C'était comme un bruit de dispute, comme une bousculade, des cris, des réclamations.

Me Leval, qui n'avait pas complètement achevé, s'arrêta net et écouta.

Seulement, sa sympathique physionomie revêtit l'expression d'une angoisse profonde.

—Je vous en prie, monsieur le président, dit-il, demandez ce qui se passe. Dans un procès comme celui-ci, tout a son importance. Je ne sais pas quoi m'affirme qu'une chose très grave pour nous va se produire. Vous ne pouvez me refuser la faveur de vous en informer.

Le magistrat, qui éprouvait pour le jeune avocat une réelle estime, donna un ordre à l'huissier placé au pied du tribunal.

Celui-ci aussitôt disparut.

Dans la salle, l'incident avait enlevé toute trace de fatigue, on ne pensait plus à la chaleur, à la gêne, au malaise intolérable de la minute précédente ; on attendait ce qui allait arriver.

L'huissier revint au bout de quinze minutes.

Il portait une carte qu'il remit au président.

Celui-ci la lut rapidement, et tout à coup parut en proie à une grande émotion.

—Faites entrer immédiatement les deux personnes qui sont là, dit-il.

Mais avant que l'huissier se fût éloigné, l'avocat général se leva :

—Pardonnons, monsieur le président, dit-il, mais je demande à ce que l'audience ne soit pas interrompue par quelque incident ridicule et probablement machiné d'avance.

Me Leval allait verbeusement répliquer à cette insinuation qu'il trouvait malveillante pour son caractère, mais le président ne lui en laissa pas le temps.

—Vous êtes dans l'erreur, monsieur l'avocat

—Raymond Bosc, négociant en vins.

—Etabli où ?

—A Lisbonne.

—Vous êtes Portugais ?

—Non, monsieur le président, je suis né à Bordeaux, et je suis resté Français, bien Français même, mais vivant à l'étranger et un peu en dehors des nouvelles de France, absorbé ainsi que je suis par mon commerce, c'est ce qui vous explique ma présence tardive à cette audience.

Tout le monde, à ces mots, Pierre de Sauves le premier, leva la tête.

Quel élément nouveau Raymond Bosc apportait-il dans l'affaire ?

Le magistrat continua :

—Voulez-vous nous expliquer ce qui vous amène ?

—Volontiers, car je suis ici pour cela. Il y a quelque temps, je suis venu en France pour mes intérêts commerciaux. A Bordeaux, mon frère, qui est à la tête de notre maison française, me mit au courant de certaines difficultés survenues avec

notre principal correspondant d'Angleterre. Mon frère n'aimant pas les voyages, je lui proposai d'aller les régler à sa place, il accepta et je partis. A mon retour, je dus m'arrêter au Havre. Ayant manqué le train de midi, j'eus la malencontreuse idée de me rendre au cercle des Ondes.

Dans l'auditoire, une indescriptible rumeur passa, tandis que Pierre de Sauves devenait d'une pâleur mortelle et fermait les yeux comme si la vie l'abandonnait.

Le magistrat qui dirigeait les débats, vit l'extraordinaire décomposition des traits de l'accusé.

—M. de Sauves, dit-il, si vous êtes indisposé, nous pouvons suspendre un instant l'audience.

Mais Pierre se redressa et, retrouvant ses forces, grâce à un formidable effort de volonté :

—Oh ! monsieur le président, murmura-t-il, moi qui ait tant désiré, tant attendu ce moment ! . . . Vous auriez le courage de le retarder encore . . . Ce serait trop cruel, en vérité.

Un subit revirement se fit une fois de plus dans la foule, on faillit applaudir Pierre de Sauves.

—Comme vous voudrez, dit le président.

Et se retournant vers Raymond Bosc.

—Veuillez continuer votre déposition, monsieur, dit-il, de cette voix blanche et froide dont les magistrats ont le secret chaque fois qu'une accusation paraît se fondre et dis-



Pendant deux heures, Me Leval tint l'auditoire sous le coup de sa parole correcte et émue.—P. 43, col. 1.

paraître. Le négociant avait eu le temps de se retourner, et de regarder soit l'accusé, soit les personnes placées aux premiers rangs.

Il reprit :

—Je vous ai déclaré que m'ennuyant et ne pouvant entreprendre aucune affaire, car c'était le jour de la Pentecôte, j'eus la malencontreuse idée de me rendre au cercle des Ondes. Je dis "malencontreuse" car je me suis fait enlever au baccarat douze ou quinze mille francs d'abord que j'avais sur moi. Puis comme je voulais me rattraper, j'ai joué gros imprudemment, un peu à tort à travers, et j'ai perdu quarante et un mille francs sur parole.

Il se retourna.

—Là-dessus, dit-il, je devais trente et un mille francs à M. Sallanches que voilà, et dix mille à

général, et vous allez du reste en juger vous-même. Les personnes qui sont là nous apportent des témoignages précieux. Je vais les entendre en vertu de mon pouvoir discrétionnaire ainsi que cela est mon droit, le verdict n'étant pas encore rendu.

—Faites entrer le premier de ces individus, répéta-t-il à l'huissier, l'autre après.

Quelques secondes n'étaient pas écoulées, qu'un inconnu à peu près de la taille de Pierre de Sauves et ayant avec lui une extraordinaire ressemblance fut introduit.

M. Sallanches et le courtier maritime du Havre, qui était assis avec les autres témoins, tressaillèrent profondément tous les deux.

Mais ils devinrent plus blancs que des suaires, quand d'un accent légèrement méridional le nouveau venu répondit aux questions du magistrat.

—Vos noms, prénoms et qualités ?

—Là-dessus, dit-il, je devais trente et un mille francs à M. Sallanches que voilà, et dix mille à

monsieur. Je les reconnais parfaitement tous les deux. Le lendemain, je suis allé chercher cet argent chez M. Jean Duvergier, commissionnaire à Paris, mon ami d'enfance et mon correspondant, et j'ai expédié ces sommes par le bureau de poste de la rue de Cléry.

— Sous quel nom ?

— François Rey.

— Pourquoi pas sous votre nom véritable ?

Raymond Bosc sourit.

— Ah ! ceci, monsieur le président, dit-il, ne fait rien du tout à l'affaire. Et je ne vois pas bien de quel droit vous me faites cette demande. Mais toutefois, supposez qu'un homme assez bien posé dans son pays ne veuille pas avouer qu'il a perdu sottement une somme très ronde, et vous aurez peut-être la clef d'un petit mystère, point défendu, que je sache, et qui ne me paraissait devoir porter tort à personne.

— Et la fausse adresse donnée au Grand Hôtel ?

Le sourire de Raymond Rose s'accroît et devient un peu plus mystérieux.

— C'est que j'avais sans doute d'autres raisons intimes et personnelles de ne pas donner la vraie.

— Vous êtes marié ?

— Oui, monsieur le président.

— Qu'est-ce qui peut affirmer que tout ce que vous nous racontez là est l'expression de la vérité ?

— D'abord, ces messieurs du Havre que je vois assis là, sur ce banc, et qui doivent bien me reconnaître comme je les ai reconnus moi-même. Ensuite mon ami Jean Duvergier qui est de l'autre côté, et de dont vous avez reçu la carte avec la mienne.

M. de Sallanches et le courtier maritime se le vèrent tous les deux à la fois.

— Monsieur le président, nous sommes désespérés de notre méprise vis-à-vis M. de Sauves, mon ami et moi, mais M. Bosc est bien réellement la personne qui a joué avec nous au cercle des Ondes. Le léger accent méridional qui est dans sa voix ne nous laisse aucun doute à cet égard. Je ne sais véritablement quelles excuses présenter à l'accusé pour cette épouvantable erreur de notre part.

Subitement Pierre se retourna.

— Votre aveu actuel, si catégorique, monsieur, dit-il, a tout effacé, je vous le jure. De vous, je ne retiendrai que cela, et je vous en suis profondément reconnaissant.

Mais à cette voix, Raymond Bosc avait profondément tressailli.

Il regarda Pierre avec une grande attention tandis que le président continuait :

— Pourquoi n'avez-vous pas saisi plus tôt la justice de votre déposition ?

— Monsieur, répondit aussitôt le négociant, je vous ai déjà déclaré que j'habitais Lisbonne ; au retour de mon voyage j'ai été extrêmement occupé. Puis mon inventaire est arrivé, et je n'ai point eu le loisir de lire les journaux français. Je n'aurais peut-être même jamais appris cette affaire, si mon ami Jean Duvergier qui connaissait le nom d'aventure de François Rey, pris par moi dans cette circonstance, ne m'avait prévenu.

— Pourquoi M. Duvergier n'a-t-il pas dit plus tôt ce qu'il savait ?

— Pardon, monsieur le président, comme il est de l'autre côté, je ne crois pas nécessaire de répondre pour mon ami.

— Bien, on va l'entendre.

— Vous n'avez pas d'autre déclaration à faire ?

— Si, encore quelque chose d'extrêmement grave.

Toute la salle tressaillit.

On eût entendu, dans la vaste pièce, une arraignée tisser sa toile, et ce fut au milieu d'un silence solennel que Raymond Bosc continua :

— Durant mon voyage de Lisbonne à Paris j'ai acheté les journaux français pour savoir où en était l'affaire. Et j'ai lu dans le Petit Journal que si M. de Sauves pouvait retrouver François Rey et découvrir quelqu'un l'ayant vu dans le train parti du Havre à onze heures le soir, il aurait grandes chances de prouver son innocence. François Rey, je viens de vous le présenter. Quant à l'autre question, je crois pouvoir la résoudre aussi.

— Vous ! s'exclama involontairement maître Leval. Ah ! Dieu du ciel, parlez vite, alors !

— J'ai quitté le Havre par le train de onze hrs le soir.

— Et vous étiez dans le même wagon que mon client ?

— Dans le même wagon, non. J'étais seul dans mon compartiment, et lui était, je crois bien, seul, également dans la voiture voisine de la mienne. Cependant, je ne l'ai pas assez nettement vu à ce moment là pour l'affirmer. Mais ce que je certifie avec ma conscience et ma parole d'honnête homme, c'est qu'en arrivant à Paris il a descendu la rue d'Amsterdam et que je marchais immédiatement derrière lui. Là, il n'y avait point de voiture, et moi comme lui nous avons dû aller jusque dans la rue Saint-Lazaire. Devant le passage du Havre M. de Sauves est monté dans un fiacre jaune. A la lueur de la lanterne, je l'ai parfaitement aperçu et j'ai tout aussi bien entendu sa voix que j'ai reconnu tout à l'heure quand il a parlé à M. Sallanches, disant au cocher :

— Rue de Belleville et vivement.

— Vous étiez donc bien près ?

— Je prenais à côté et à cet instant un monsieur est passé fumant un cigare. Comme je suis moi-même un fumeur enragé, j'ai demandé du feu au passant. J'ai fait deux pas, et pour allumer mon londrès, j'ai frôlé M. de Sauves qui parlait au cocher ; je l'ai vu alors aussi distinctement que je le vois actuellement. Il portait un chapeau de feutre mou, gris, avec un ruban noir.

— Bien, dit le président, on contrôlera ce dernier détail.

— Il est tout contrôlé, monsieur le président, dit Me Leval, puisque dans le procès-verbal d'enquête, je lis que le domestique de M. de Sauves, à Passy, a déclaré que son maître était parti le samedi soir pour le Havre vêtu de gris foncé, avec un chapeau de même nuance, entouré d'un ruban noir.

— Pardon, monsieur le président, dit Pierre à son tour, puis-je vous adresser une requête ?

— Laquelle ?

— Quand on m'a présenté le registre de la rue de Cléry, j'ai déclaré que la signature de François Rey apposée sur ce livre n'était pas de moi. Si vous voulez demander à M. de Bosc de signer comme il l'a fait alors, peut-être reconnaîtrez-vous en les comparant que les deux signatures sont identiques. Si ce fait se produit, comme M. Bosc n'a pu voir le registre que s'il l'a véritablement signé une première fois, il ne restera aucun doute sur la personnalité que M. Bosc a prise et sur les affirmations qu'il vous donne.

— Je veux bien, répondit le président.

Puis s'adressant au négociant :

— Voulez-vous signer, monsieur, comme vous l'avez fait alors ? dit-il.

— Je ne demande pas mieux, monsieur le président, dit Raymond.

Et s'approchant de la table sur laquelle le greffier écrivait le compte-rendu des dépositions, il prit une plume, et sur une feuille blanche traça le nom de François Rey.

Puis il passa le papier au magistrat qui avait ouvert le registre de la poste, lequel était déposé au milieu des pièces à conviction.

Il n'y avait pas à s'y tromper.

Sauf la différence de l'encre, c'était identique ; tout même le paraphé, était pareil, M. Bosc ayant paraphé son nom d'emprunt, comme d'ordinaire il finissait son nom véritable.

Il se retira laissant l'auditoire sous le coup d'une émotion profonde.

En effet, sa physionomie loyale, ouverte ; son regard très droit et très franc, la sincérité honnête répandue dans toute sa personne, disaient que ce qu'il avait déclaré était l'expression absolue de la vérité ni plus ni moins.

On n'avait même pas eu besoin de l'épreuve de la signature pour être bien convaincu que c'était lui François Rey.

La conviction était faite.

Et cependant, il était dit que les surprises n'étaient pas encore terminées et que, jusqu'au bout, cette étrange cause bouleverserait et impressionnerait tout le monde.

Comme il venait d'y avoir une suspension d'audience, avant d'entendre la réplique de l'avocat général, Me Leval revint à son banc absolument préoccupé et en proie à une exaltation qui était loin de lui être naturelle.

Il demanda la parole et on la lui donna.

— Je crois, dit-il tout d'abord, de cet admirable organe chaud et sympathique qui remuait les cœurs, je crois après la déposition si sincère de M. Raymond Bosc, et celle de M. Duvergier, que le moindre doute n'existe plus, ne peut exister sur l'innocence de l'honnête homme que je suis si heureux de défendre. Mais M. de Sauves a trop souffert de l'horrible accusation qui a pesé sur lui, pour que notre devoir à tous ne soit pas de faire la lumière aussi complète, aussi éclatante que possible ; pour que tous nos efforts ne tendent pas à ce que la réhabilitation soit entière, sans un doute. Je viens de recevoir la demande d'être entendu, faite par un homme fort honorable, et je demande à monsieur le président d'y faire droit.

Le magistrat y consentit ; et aussitôt un individu d'un certain âge, avec un extérieur et des manières d'une parfaite distinction fut introduit. C'était un médecin des plus distingués et des longtemps renommés pour ses expériences aussi originales que curieuses.

— Monsieur le président, dit-il, je suis connu de M. Marais, le chef de la sûreté, chez lequel j'ai déjà eu l'honneur de me présenter.

— Est-ce au sujet de l'affaire ?

— Oui, monsieur le président.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu plutôt ?

— Je m'absente fréquemment.

— Continuez.

— A mon avis, continua l'autre, je vous apporte la lumière.

Me Leval, appuyé à la barre, ne le perdait point des yeux et paraissait écouter avec un poignant intérêt la moindre parole.

— Toute la lumière, reprit le médecin, c'est peut-être beaucoup dure. Dans tous les cas, je vais vous fournir la preuve flagrante que l'accusé est innocent du crime horrible dont on l'accuse.

Un profond mouvement de curiosité passa dans la foule. Le silence néanmoins, se refit aussitôt complet, pendant que le président de sa voix plus blanche que jamais disait :

— Voyons la preuve.

— Il y a quelques années, dit aussitôt le médecin, j'ai beaucoup voyagé en Allemagne et j'ai connu en Bavière, d'une façon toute intime, le célèbre docteur Pruner, celui qui pendant longtemps a été professeur d'anatomie et directeur de l'hôpital militaire du Caire. Mais le climat de l'Egypte altéra sa santé, et il dut revenir en Europe où il continua le cours de ses expériences et de ses études. Son nom est fort illustre dans la science, et le docteur Pruner est membre d'éthnologie de Paris.

— Eh bien ! demanda le président un peu impatient de cette entrée en matière que font ces détails à l'affaire qui nous occupe ?

— Peut-être beaucoup. Ces explications vous paraissent superflues. Mais il fallait que la notoriété scientifique universelle de celui dont je vous apporte la signature fut assez incontestablement établie pour me faire écouter de vous. Donc, le docteur Pruner a fait sur les cheveux humains des expériences extrêmement curieuses, et il a prouvé que des cheveux de nuances et d'aspect absolument identiques différaient essentiellement au microscope, suivant l'individu sur la tête duquel on les avait coupés.

De nouveau, un grand frisson secoua l'auditoire.

Le président, voyant l'intérêt profond qui s'attachait aux paroles du médecin, demanda :

— Dans quel but venez-vous nous dire tout cela ?

— Avec le savant docteur Latteux, je me suis occupé de ces choses qui m'ont passionné. Il y a longtemps que je me suis dit que cette découverte était appelée à rendre de grands services en médecine légale. Dernièrement, en lisant le compte-rendu de l'affaire, j'ai vu qu'une mèche de cheveux avait été trouvée dans la main de la victime. Ayant pensé que c'était le cas où jamais de faire l'expérience de mes théories, j'ai obtenu du chef de la sûreté quelques-uns de ces cheveux, j'en ai eu aussi de M. de Sauves, et j'ai commencé mes expériences.

— Et vous avez conclu ?

— Que les deux sortes de cheveux sur lesquels

J'ai opéré n'ont ni le même buibe, ni la même tige. Je m'explique, au centre du cheveux existe un canal, visible au microscope seulement et qui est au cheveux ce que la moëlle est à l'os. Ce canal est diaphane chez les blonds, plus ou moins plein chez les bruns d'Europe, absolument opaque chez les nègres. De plus, suivant la race, le cheveux est plat, ovale ou rond. Eh bien, non seulement, les cheveux que j'ai analysés ne se ressemblent pas, mais ceux de l'assassin sont complètement ronds comme le cheveux d'un Américain, tandis que ceux de M. Sauves sont aussi ovales que les Européens d'ordinaire.

—Vous certifiez cela ? demanda le président.

—Oui, en mon honneur et ma conscience, je le certifie ; mais le docteur Pruner le certifie aussi, dans un rapport que je vais avoir l'honneur de déposer ici.

—Comment avez-vous le rapport du docteur Pruner ?

—J'avais beaucoup entendu parler de M. de Sauves, et je l'avais vu défendre si chaudement par des hommes d'une honorabilité incontestable, que je m'étais mis moi aussi à croire à son innocence, et mes expériences me tinrent alors au cœur d'une façon toute particulière. Mais je voulus, avant de parler, voir le visage et la physionomie de l'accusé. J'as-istai pour cela, à l'une de ses longues attentes dans le couloir des juges d'instruction, et je vis bien M. de Sauves, de très près même. Non, cet homme au droit regard, au visage ouvert, ne mentait pas. Alors, je me dis que mon autorité à moi ne suffirait peut-être pas pour convaincre MM. les jurés et, bouleversé par ce que je pressentais être une immense injustice, je suis parti demander au docteur Pruner son avis. Il me restait des cheveux, je les lui ai remis. Le docteur Pruner a fait ses expériences, et ses conclusions sont identiques aux miennes. Nous vous déclarons donc tous les deux que les cheveux trouvés dans les mains de M. Georges Chaniers assassiné ne sont pas les cheveux de M. de Sauves.

Le docteur se retira au milieu d'une rumeur indescriptible, tandis que Suzanne, assise sur l'un des premiers bancs, devenait aussi pâle que si elle allait mourir, et que tout bas elle balbutiait :

—Ah ! Dieu juste, j'ai donc un moyen de savoir, moi aussi, le nom de l'assassin !...

Le ministre public qui sentait à quel point les jurés et le public étaient retournés, essaya néanmoins dans sa réplique de soutenir l'accusation et de l'accentuer dans un autre sens.

Mais Me Leval lui répondit d'une façon si catégorique, et en même temps si sincère, si émue, qu'il réfuta triomphalement tous ses arguments, arrachant des larmes à tout le monde.

Ce fut au milieu d'un tonnerre d'applaudissements impossibles à contenir, que le chef du jury, la main sur son cœur, ainsi que la loi l'ordonne, déclara qu'à l'unanimité Pierre de Sauves était reconnu innocent.

A ce moment-là, un cri domina le tumulte, tandis qu'un coup mat et sourd se faisait entendre : C'était Adèle Chaniers qui s'évanouissait après avoir murmuré :

—Ah ! Seigneur !... Sur deux, vous m'en rendez donc un !...

Fort dans la douleur et l'épreuve, elle ne l'était plus dans la joie.

Elle avait tant souffert !

Elle revint assez vite à elle cependant, et tandis que Pierre devait disparaître avec son avocat pour la dernière formalité de la levée de l'érou au greffe, Suzanne forçait la jeune femme à prendre la première avec elle le chemin de Belleville.

—Je veux l'attendre, murmurait Adèle en essayant de résister.

—Je vous en prie, vous allez tomber tout à fait malade, lui répondit la jeune fille. Alors que va devenir Georgette ?

Le nom de sa fille était si puissant sur le cœur de la pauvre veuve qu'elle obéit.

En effet, à défaut de son mari qu'elle pleurerait toute sa vie, n'avait-elle pas son cher trésor à aller voir, presser dans ses bras, couvrir de caresses et de baisers ?

N'était-ce pas sa fille seule qui pouvait atténuer

l'affreux vide qui était le sien, qui le serait toujours !...

Pierre lui était rendu !...

Mais l'autre ?

Hélas ! de ce cruel pays de l'ombre et du froid, on ne revient jamais. Et tout, tout se répare excepté la mort !...

Elle partit.

Du reste, Pierre qu'elle voulait escorter ne sortit pas seul de ce triste lieu où son honneur avait failli s'anéantir.

Me Leval ne le quitta pas, c'est entendu ; mais tous ses amis de l'École, ses relations, ses clients, ses ouvriers, ces derniers, confus de l'avoir un instant soupçonné, l'entourèrent dès qu'ils le virent.

C'était à qui prendrait ses mains, à qui les serrerait, les baiserait même.

—O patron !... patron !... murmuraient les gens de l'usine les joues couvertes de larmes, vous revenez donc !... Vrai sort !... ce n'est pas trop tôt !...

Et oubliant qu'il, avaient été les premiers à le charger ils ajoutaient :

—Si ce n'est pas un crime de faire souffrir un brave homme tel que vous !

Les ingénieurs, ses amis n'étaient pas moins expansifs.

—Bravo, de Sauves, bravo, lui criaient-ils, l'école et les copains sont fiers de toi, mon vieux !... Nous n'avons jamais douté de ton honneur, tu sais !... Et tes amis étaient aussi solides hier qu'aujourd'hui !

Lui, appuyé au bras de Me Leval, ne savait que murmurer, étreint d'une motion capable de le tuer.

—Merci mes braves gens, merci mes camarades... Ah ! quel bien vous me faite !... Et que c'est donc bon de sortir de cet enfer !...

Plus bas, en regardant droit devant lui, de ses yeux illuminés de courage et de volonté, il ajouta :

—Oui, je suis libre, libre de chercher l'assassin de Georges !... Et aussi vrai que je suis encore vivant après toutes ces hontes, j'y emploierai mon existence entière, je le trouverai !...

Mais tout à coup un grand cri retentit, et l'on entendit ces mots prononcés par une petite voix de cristal :

—Papa !... mon papa !...

Pierre, subitement plus blanc qu'un cierge, se retourna tout d'une pièce, les yeux brillants comme des charbons.

En même temps, d'un instinctif mouvement, ceux qui l'entouraient s'écartèrent, et Robert vint tomber dans ses bras.

Le petit était très pâle lui-même ; ses lèvres roses tremblaient, les narines de son petit nez étaient dilatées ses paupières, sur ses prunelles plus brillantes, que les étoiles, battaient comme les ailes d'un oiseau blessé.

—Toi ici, mon trésor, bulbutia M. de Sauves. Comment y es-tu venu ?

—J'ai entendu ce matin Simon dire qu'ils allaient peut-être te condamner, ces gens-là, Simon pleurait et disait : Ah qui pourra leur faire comprendre à ces magistrats, quel honnête homme est le patron. Alors je me suis échappé de la maison, moi, pour le dire combien tu étais bon, puisque personne n'osait ou ne savait !...

Pierre l'enleva dans ses bras.

—Ce n'est plus nécessaire, dit-il, je suis libre.

—Pour toujours n'est-ce pas ?

—Pour toujours. Ah ! comme je vais t'aimer !...

Me Leval intervint.

—Robert, mon petit, dit-il gravement, vous voyez toutes ces personnes qui entourent votre père, ceux-ci sont ses amis, des ingénieurs comme lui, c'est-à-dire des hommes honnêtes et intelligents entre tous ; ceux-là ses ouvriers, qui le connaissent et ont vécu avec lui. Tous sont venus serrer sa main et lui répéter quelle profonde estime ils avaient pour lui. N'oubliez jamais, mon enfant, qu'en allant toujours droit son chemin comme l'a fait sans cesse votre père on finit par avoir raison de tous les ennuis, de toutes les douleurs, de toutes les complications !...

Une voiture était à portée, l'avocat l'appela.

Il voulut serrer la main de Pierre, et le laisser reprendre seul avec son fils le chemin de l'usine.

—Non, lui dit M. de Sauves, vous avez trop été

mon ami pendant les tristes temps d'épreuves pour ne pas le rester toujours maintenant. C'est avec vous que je veux franchir, réhabilité, le seuil de cette maison, dont je suis sorti comme un criminel. Ne me refusez pas de m'accompagner. Venez !

## XII.—LE NOM DE L'ASSASSIN

Comme s'il l'avait quitté la veille, Pierre rentra à l'usine.

Les ouvriers étaient tous encore au Palais de Justice ; quant à Adèle, une émotion souveraine la clouait dans sa chambre là-haut, auprès du berceau de sa fille, qui seule pouvait atténuer son violent chagrin.

Malgré elle, en effet, malgré l'ardent amour qu'elle éprouvait pour son frère, cette pensée revenait sans cesse, aiguë, insupportable, douloureuse à en mourir :

—Pourquoi n'en revient-il qu'un seul ?...

—Va prévenir maman que je suis là, dit M. de Sauves à son fils.

Celui-ci disparut.

Aussitôt Pierre s'empara des mains de son avocat.

—Par vous, je reviens ici, libre et réhabilité, lui dit-il, jamais je ne l'oublierai !...

De grosses larmes inondaient les joues de l'ingénieur, sa voix tremblait, une pâleur livide couvrait ses traits.

—Ma vie est à vous, continua-t-il, et chez moi, ce n'est pas un vain mot.

—Aussi, répondit Me Leval, suis-je heureux de l'amitié que vous m'offrez, et je compte bien qu'elle sera désormais indestructible.

—Oui, appuya Pierre, de sa belle voix grave et profonde, indestructible.

Puis au bout de quelques secondes :

—Vous m'avez sauvé, dit-il, vous m'avez rendu l'honneur. Mais de tous vos services celui dont je vous suis encore le plus reconnaissant, c'est que vous m'avez bien défendu comme je voulais l'être : vous avez fait triompher mon innocence, et ma sœur, cette enfant tant aimée, pour laquelle je donnerais ma vie, elle si vaillante, si courageuse et déjà si malheureuse, hélas !... n'a pas souffert davantage, n'a pas connu les pensées affreuses qui m'ont tant torturé. Ah ! Manuel, croyez-moi, j'eusse mieux aimé mourir que de lui faire tant de peine !

—Vous l'avez bien prouvé !...

L'avocat fut interrompu par un léger frôlement qui venait du corridor.

Presque en même temps, la porte s'ouvrit et Adèle parut au milieu des plis de la draperie relevée.

Jamais peut-être, elle n'avait été aussi belle avec sa robe de deuil moulant l'élégance extrême de sa taille longue, ses yeux aux paupières meurtries, et ses cheveux d'or bruni ; mais la pâleur de ses traits était extraordinaire.

Sans laisser à Me Leval le temps de la saluer, elle s'avança vers lui.

—Moi aussi, dit-elle, je vous remercie, et ma vie est à vous !...

Les lèvres de Manuel Leval tremblèrent légèrement.

—Donnez-moi votre amitié comme votre frère me donne la sienne, dit-il, je serai heureux.

—C'est accordé. Désormais, cette maison, quoique remplie de deuil et de tristesse, vous est ouverte. Plus vous y viendrez, plus vous comblerez de joie ceux qui l'habitent.

Un quart d'heure après, le frère et la sœur étaient seuls.

—Enfin ! s'écria Adèle en tombant dans les bras de Pierre, tu es là !...

Elle resta un instant suffoquée d'émotion, pleura silencieusement sur l'épaule de M. de Sauves.

Lui lisait dans sa pensée, et respectait cette douleur, qu'il comprenait si bien, qu'il trouvait si légitime.

Tout à coup, les sanglots d'Adèle se calmèrent, peu à peu elle s'apaisa, puis, se sentant tout à fait maîtresse d'elle-même, elle se redressa.

—J'ai entendu tes dernières paroles à Me Leval, dit-elle. Maintenant, il faut me les expliquer.

Pierre tressaillit.

—Jamais, dit-il.

—C'est donc bien grave ?

—Pour nous, de toi à moi, oui.

—Que veux-tu dire ?

—Que j'ai mieux aimé encourir la perte de mon honneur, c'est-à-dire la chose la plus sacrée qui existe pour moi, plutôt que de donner l'explication que tu me demandes là, parce qu'en parlant, j'avais peur d'atténuer ton affection, et de blesser ton cœur.

Elle lui mit les deux mains sur les épaules :

—Ecoute, lui dit-elle, je t'adore. Rien aujourd'hui ne peut affaiblir les liens qui nous unissent, parce que nous avons trop souffert l'un et l'autre. Mais rappelle-toi que si jamais une pensée de toi m'est cachée, mon désespoir augmentera.

—Cependant, un jour, tu m'as dit....

Elle ne le laissa pas continuer.

Une lueur venait d'illuminer sa pensée.

—Malheureux, s'écria-t-elle, tu as soupçonné Georges !

Il baissa la tête.

Un silence de quelques secondes eut lieu.

—Eh bien, s'écria tout à coup la jeune femme, si tu l'as fait, c'est qu'il y avait sans doute des raisons pour cela. Dis-les ces raisons je ne t'en voudrai pas, car tu es la sagesse, la droiture, et la justice incarnées.

Un grand soupir de soulagement dilata la poitrine de M. de Sauves.

Il lui semblait qu'un immense poids lui était enlevé : Le secret de crainte et d'appréhension qui existait en lui s'envolait sous les paroles confiantes et généreuses de la jeune femme.

Il lui dit tout.

Un instant les beaux sourcils d'Adèle se froncèrent.

—Et c'est pour m'éviter ces angoisses que tu ne t'es pas défendu ? lui demanda-t-elle.

—Oui.

—Ah ! s'écria-t-elle, comme j'ai raison de t'aimer !... Mais de ces soupçons qui ont dû tant te faire souffrir, je ne retiens qu'une chose, c'est que tu as mieux aimé être martyrisé qu'ajouter une douleur à mes douleurs. Non, Georges n'était pas capable d'une mauvaise action. Il m'aimait et a été fidèle à ses serments, parce qu'il était honnête. De cela je suis sûre.

Pierre respira, heureux de la voir si raisonnable.

Elle continua :

—Mais hélas ! il est mort, et le nom de son assassin reste inconnu.

—Ce que la justice n'a pu faire, dit gravement Pierre, nous pouvons l'entreprendre.

—Ah ! tu m'as comprise !... Eh bien, que ce soit la seule punition de tes soupçons, mon Pierre, emploie ta vie comme j'emploierai la mienne à chercher le meurtrier de Georges, à le trouver, à venger celui que nous pleurons.

—C'est entendu, dit M. de Sauves. Et ne dussé-je le rencontrer qu'à mon heure dernière, il n'échappera pas à ma vengeance, il mourra comme est mort Georges.

—Ce n'est pas assez, dit Adèle les yeux assombris.

—Que veux-tu donc ?

Elle serra le bras de son frère à le briser.

—Comme les gens des siècles féroces, dit-elle, son beau visage empreint d'une haine implacable, je veux broyer son cœur avant d'avoir sa vie.

Le soir, de ce même jour, Suzanne sortit seule de la maison de Belleville.

Elle était très pâle, elle aussi, et sur ses traits jadis si gais, si rieurs, si jeunes, il y avait une expression douloureuse et terrible, angoissée et colère, qui les figeait et les durcissait.

Elle marchait vite, et arriva assez rapidement à la station des voitures du boulevard.

Là, elle monta dans un fiacre et donna une adresse.

Le cocher partit.

—Je ne sais pas quoi me dit que je n'ai pas rêvé, murmura-t-elle en fronçant ses fins sourcils, c'est lui l'assassin de M. Georges !

Ah ! si les théories de ce docteur Pruner sont vraies, je vais bien le savoir.

—Alors, serait-ce dans vingt ans, malheur à lui !... à lui, qui a fait souffrir Pierre, mon bienfaiteur !

La voiture eut vite atteint le domicile du médecin.

Celui-ci, un savant austère, passionné pour ses découvertes ne sortait que rarement, et consacrait sa vie entière à ses études.

Il était dans un grand cabinet entouré de livres, de microscopes, de petits appareils à esprit-de-vin, de réactifs de toutes sortes.

Une lampe américaine à plusieurs becs et donnant une lumière intense, recouverte d'un large abat-jour vert, concentrait ses rayons sur la table de travail, laissant le reste de la vaste pièce dans une ombre profonde relative.

Suzanne fit quelques pas, se dirigeant vers l'endroit éclairé.

Aussitôt, le docteur donna un léger coup de main à l'abat-jour, et le faisant basculer, le fin visage de la jeune fille apparut en pleine lumière.

Le reflet de la grande lueur filante, rendait sa pâleur plus diaphane, faisait paraître mille fois plus beaux ses yeux de diamants noirs, et surtout accentuait la franchise honnête, droite, de ses traits expressifs.

Le médecin se sentit pris d'un grand intérêt.

Il se souleva à demi.

—Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, mademoiselle ? demanda-t-il.

La pauvre tremblait beaucoup, malgré sa décision naturelle.

Le savant s'en aperçut.

—N'ayez pas peur, mon enfant, lui dit-il. Je suis bien sûr, à l'expression de votre visage, qu'un motif honnête peut seul vous amener chez moi, aussi suis-je tout disposé à vous être utile, si je le peux.

—Oh ! oui, cela vous est facile, monsieur : et même vous pouvez me rendre un grand, un immense service.

—Voyons le service ? fit-il avec un sourire très bon qui encouragea Suzanne.

—Je suis la femme de chambre de Mme Chaniers.

Le médecin tressaillit.

—La sœur de M. de Sauves ? dit-il.

—Oui. Mais je suis mieux qu'une femme de chambre, et c'est ma seule affection pour eux qui m'a fait accepter ces fonctions. Je suis une de leurs meilleurs actions à tous les deux.

Et simplement, au docteur ému qui l'écoutait attentivement, elle raconta son histoire.

Elle ne lui cacha rien, pas même ses amours si honnêtes et si courtes avec Eugène Gages.

—De ces amours, vraies de mon côté, dit-elle, menteuses du sien, il ne m'est rien resté qu'un petit médaillon et des cheveux. Voulez-vous et pouvez-vous me dire, si ces cheveux, par hasard, ne seraient pas les mêmes que ceux qui ont été trouvés dans la main du pauvre M. Georges.

Le docteur la regarda fixement.

—Oh ! dit-il, vous croyez donc !...

—Je ne sais rien de positif, mais mon esprit est préoccupé d'un souvenir qui est peut-être simplement aussi un rêve, peut-être aussi la réalité. Et voyez-vous, si l'assassin nous était connu, le mort serait vengé d'abord ; ensuite on serait bien sûr, ce jour-là, que Pierre n'est pour rien dans l'affaire.

—Tout le monde en est déjà convaincu.

Elle hocha la tête tristement.

—Non, dit-elle, tant que le véritable meurtrier ne sera pas entre les mains de la justice, il y aura des gens qui douteront de l'honneur de M. de Sauves.

—Oh ! bien peu, en vérité.

—N'y en aurait-il qu'un, c'est trop pour un homme tel que mon bienfaiteur.

Le médecin ouvrit le médaillon et prit les cheveux, extrêmement touché de la délicatesse et de l'énergie de cette enfant qui voulait essayer de faire du bien à ceux qui lui en avaient fait.

Sentiment bien légitime, pourtant ; mais si rare en ce monde !...

—Je suis encore tout plein des dernières expériences faites au sujet des cheveux de M. de Sauves, dit-il, je n'ai pas eu le temps de les oublier, vous venez bien.

Il chercha sur sa table, et au bout de quelques secondes, il dit :

—Précisément, voici ce petit paquet que m'a renvoyé le docteur Pruner, il reste encore quelques

cheveux de ceux qui m'ont donnés par M. Marais, je vais pouvoir faire mon expérience comparative. Il commença.

Suzanne, de ses yeux plus brûlants que des tisons, suivait les mains adroites du médecin.

Cela dura très longtemps.

Dans l'immense pièce, on eût entendu une mouche voler.

De loin en loin, à peine quelques exclamations troublaient-elle le silence solennel, encore rendu plus poignant par la sombre majesté de la nuit.

—Tiens, c'est bizarre !...

—Ah ! voilà !

—C'est bien ça !

Pas autre chose.

Enfin, il se retourna vers la jeune fille.

Celle-ci était aussi blanche que si elle allait rendre l'âme.

—Ce sont les mêmes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Le docteur inclina son grave visage.

—Identiquement les mêmes, oui, dit-il.

—Auriez-vous l'obligeance d'en faire un petit écrit spécial, qui ne servira que pour M. de Sauves, Mme Chaniers et moi ?

—Volontiers.

—Et personne autre ne saura ce que vous venez de découvrir ?

—Personne.

—Vous me le jurez ?

—Oui. Mais pourquoi m'imposez-vous cette réserve ?

—Parce que j'estime que M. de Sauves, cet honnête homme, impeccable, a assez souffert des soupçons qui l'ont flétri, pour que seul il est le droit désormais de faire de cette révélation le terrible usage qu'il lui plaira.

—C'est bien, mon enfant, je vous comprends, vous pouvez compter sur moi.

Au petit hôtel de Belleville, l'inquiétude était grande.

Suzanne, sortie sans dire où elle allait, à l'entrée de la nuit, n'était point revenu.

Où pouvait-elle être ?

Est-ce qu'un nouveau malheur était encore à redouter, et on n'en aurait donc jamais fini avec les drames et les angoisses ?

Une heure, deux heures, trois heures se passèrent....

Rien....

Minuit arriva.

Le dernier omnibus monta la pente raide de la rue, il ne s'arrêta point devant la porte.

Georgette dans son berceau avait fini par s'endormir, après avoir beaucoup pleuré, car sa gardienne ordinaire, celle qui ne l'avait jamais quittée depuis sa naissance, n'était point auprès d'elle ce soir-là.

Vingt fois Adèle était allé jusqu'au seuil de la porte, voir à travers les ténèbres si Suzanne ne revenait pas.

—Mais où est-elle, mon Dieu !... où est-elle ?... répétait la jeune veuve pour la centième fois à M. de Sauves aussi inquiet qu'elle. Je t'assure Pierre que cette absence n'est pas naturelle !...

Mais l'ingénieur au lieu de répondre prêta l'oreille.

—La grille vient de s'ouvrir, dit-il, la voici !...

En effet, quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que la portière se souleva, et Suzanne plus blanche qu'un spectre apparut au seuil de la pièce.

—Malheureuse enfant, s'écria Mme Chaniers en se dressant les yeux pleins de larmes, quelle inquiétude tu nous a causée tout ce soir ?... D'où viens-tu ?

—De travailler pour vous !

—Pour nous !

—Explique-toi, dit Pierre à son tour.

—Voici la chose. Depuis votre arrestation, j'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi.

Je ne pouvais arriver à le comprendre, M. Georges, bon ainsi qu'il l'était, étant aimé de tout le monde.

Enfin, vers le milieu de l'affaire, j'ai appris que quatre personnes seulement savaient que les 38,000 francs étaient dans le secrétaire : M. Georges, vous, M. Pierre, le garçon de banque et Eugène Gages.

(A suivre).